



SIDNEI ET SILLI

ou

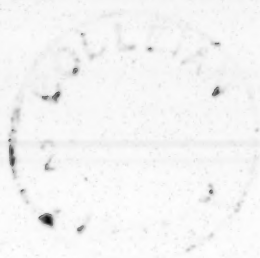
LA BIENFAISANCE
ET LA RECONNAISSANCE

Histoire Anglaise
Suivie d'Odes anacreontiques
Par l'auteur de Fanni.



A LONDRES.

*Et se trouve Paris chez Dessain
Junior Libraire Quay des Augus-
tins près la rue Gît le cœur 1766*



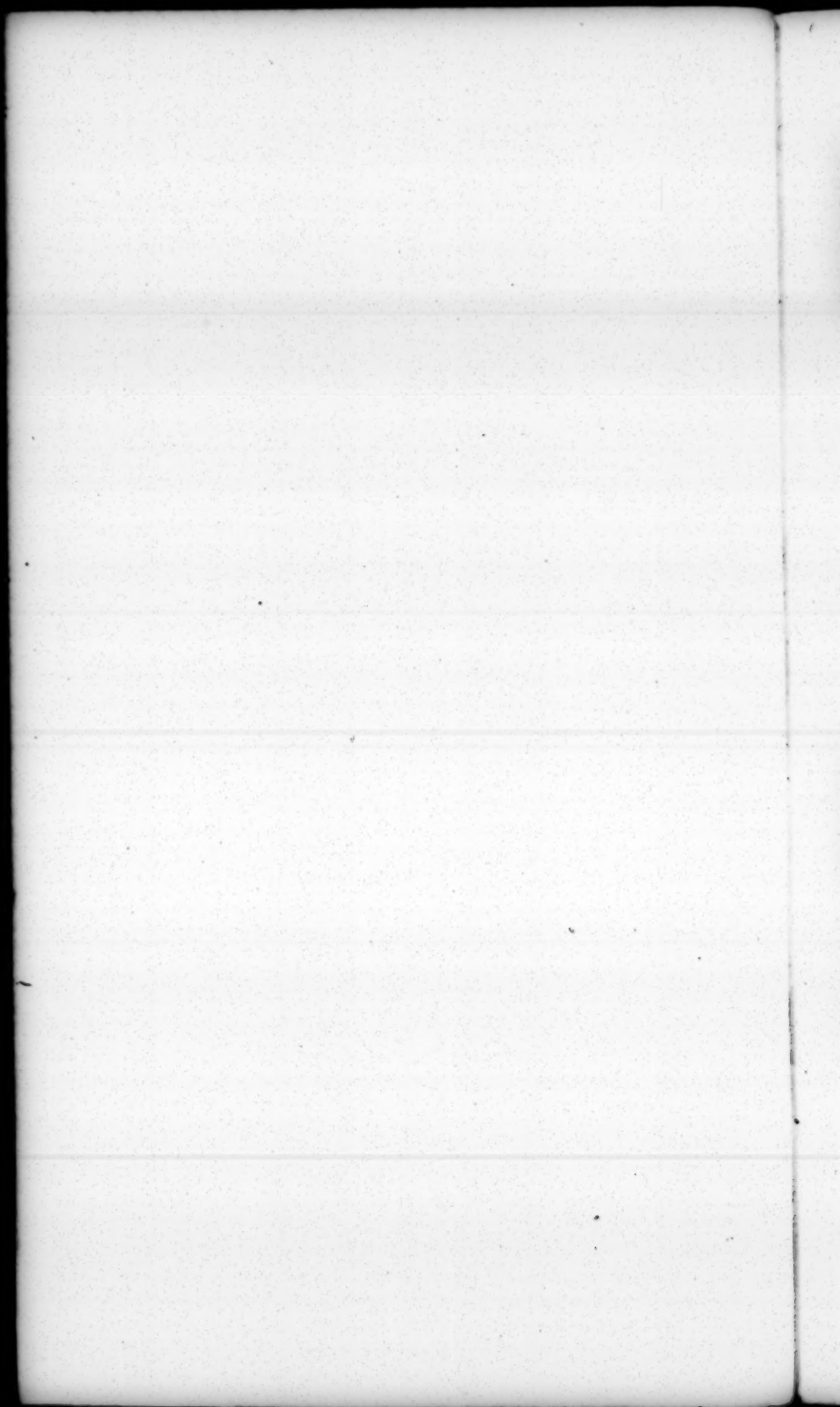
SIDNEI ET SILLI,

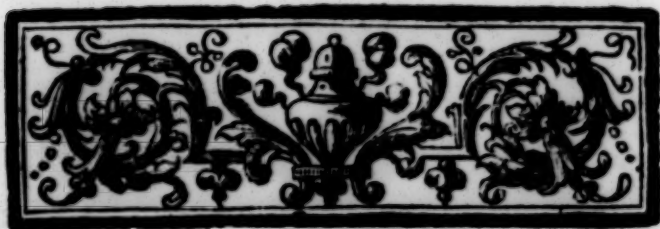
O U

LA BIENFAISANCE

ET LA RECONNAISSANCE,

HISTOIRE ANGLAISE.





S I D N E I

E T

S I L L I.

*Ou la Bienfaisance & la Recon-
naissance*

HISTOIRE ANGLAISE.



'ETOIS avant-hier , se-
lon mon usage , au
Caffé de *Guillaume*.

Après avoir épuisé la conver-
sation sur les sujets les plus
profonds de politique , cher-
ché les moyens de concilier

A

nos intérêts , en donnant la paix à l'Europe , on vint à parler de Philosophie , de Philosophes ; les uns se déclarerent pour Bacon , les autres pour Locke , d'autres pour Newton , & ce dernier avoit le parti le plus considérable : on étoit assez d'accord pour le regarder comme le héros des Sages de la Grande - Bretagne. Un gros homme qui nous écoutoit avec une espece d'indifférence critique , & qui nous envoyoit au nez d'épais tourbillons de fumée , pose sa pipe sur la table , & nous dit tranquillement : Messieurs , vous n'avez pas la moindre idée de sagesse & de Philosophie ; mon Philosophe

est un homme qui fait faire du bien à ses semblables , & non ces rêves-creux qui sont martyrs de leurs systêmes chimériques. A la bonne heure qu'Isaac Newton soit un grand homme ; mais je connais un plus grand homme que lui. Il n'a pas achevé ces mots , qu'il reprend sa pipe & fume avec la même dignité. Ses dernières paroles exciterent dans l'assemblée un esprit de curiosité. Un plus grand homme que Newton ! Quel est donc ce mortel si rare ? On s'approche du Fumeur , & une personne de la *coterie* le prie avec politesse de nous apprendre quelle étoit cette créature merveilleuse qui

l'emportoit sur ce Philosophe ,
l'honneur de notre Nation.
Très-volontiers , répond-il : je
fuis charmé qu'on rende des
hommages publics à la vertu ,
& je ne doute pas que mon Sa-
ge ne soit le vôtre.... Garçon ,
apporte-nous une bouteille de
vin de *Porto* ; il est bon , Mes-
sieurs , d'humecter le récit.

La franchise de cet homme
nous sollicite à l'entendre ; nous
faisons venir du vin , & , ran-
gés tous autour de lui , nous le
pressons de commencer son his-
toire. Oui, Messieurs, nous dit-
il , après s'être abreuvé d'un
grand verre de vin : je me flatte
de vous faire connaître ce que
c'est qu'un vrai Philosophe ; il

y en a tant de faux! & je vous avouerai que depuis quelque temps je suis ennuyé de toutes ces dissertations sur vos phénomènes de pédantisme. Ce n'est pas *goldam*, * nous dit-il, en agitant sa pipe avec violence, à faire des Livres qu'éclate la vertu; c'est à faire de belles actions, à se rendre utile aux hommes, à les consoler dans leurs malheurs.

Ce début nous attache.... Tel que vous me voyez, poursuit-il, j'ai lu, comme d'autres, beaucoup de sottises sérieuses; je me suis rempli la tête de mille fadaïses magnifiques, qu'on appelle des con-

* Jurement Anglais.

naissances ; j'ai voyagé , j'ai vu une infinité de nains qui se croyoient très-grands, une multitude d'insensés qui se disoient des sages. Après avoir fait deux fois le tour du monde , je rencontre dans les Indes un de nos compatriotes nommé Sidnei ; il étoit dans le service de terre , & riche sans dureté , sans orgueil ; c'étoit l'homme le plus simple & le plus modeste. Je me lie avec cet honnête Breton : chaque jour je découvrois en lui de nouvelles vertus d'autant plus respectables qu'elles fuyoient l'éclat. Je me hâte d'arriver à mon histoire , & je supprime une infinité de traits , dont un

feul formeroit un éloge brillant. Voici donc la belle action de notre concitoyen, telle que je l'ai apprise de la bouche d'un de ses intimes amis, car il se garde bien de révéler ses bienfaits au grand jour. Vous ne serez pas étonnés que je vous la raconte avec tant d'exactitude; je l'ai écrite de ma propre main, & je la fais par cœur: cela vaut mieux à mon avis que toutes les prétendues prouesses de vos Alexandres & de vos Césars, dont on se charge la mémoire avec si peu de fruit.

Sidnei occupoit aux Indes un des premiers emplois militaires. Nous avions une guerre à soutenir contre un Nabab.

A iiij

Sidnei, dans une rencontre, où nous obtînmes l'avantage, aperçoit, parmi les Indiens, un Européen qui combattoit avec furie; cet homme s'étoit élancé dans les bataillons Anglais; il étoit tout couvert de sang; il avoit déjà tué plusieurs des nôtres. Au moment qu'il frappe les yeux de Sidnei, il étoit acharné sur un soldat qui expiroit sous lui. Cette action atroce excite dans l'ame de l'Anglais un mouvement de surprise presque égal à son indignation; il ne peut croire qu'une telle barbarie n'ait pas une cause: il ordonne qu'on se saisisse de cet homme, & qu'on le lui amene vivant. On obéit à l'Of-

ficier: on tombe sur ce furieux, on a de la peine à l'arracher de sur sa proie, & on l'emporte privé de connaissance & perdant tout son sang, dans la tente de Sidnei. Notre compatriote approche de ce forcené; il lui trouve une physionomie noble & intéressante, de ces traits qui annoncent une ame honnête. Sidnei a peine à concilier ce que le visage de cet inconnu sembloit promettre, avec cet esprit de fureur qui l'avoit précipité dans le combat: il fait panser avec soin ses blessures. Malheureux jeune homme, s'écrie Sidnei en le regardant, peut-on avoir une physionomie si touchante avec

A v

une ame aussi cruelle , aussi barbare ? D'où peut naître une contrariété si révoltante ?

On avoit bandé les plaies du prisonnier : il ouvre les yeux.... Voir encore le jour , des hommes , & ne pouvoir leur déchirer le cœur , les annéantir ! O Dieu !.... Il s'élance , il retombe , referme les yeux , veut s'arracher les linges appliqués sur ses blessures ; on s'oppose à ses efforts : il perd une seconde fois l'usage des sens. L'intérêt qu'il avoit fait naître , augmente. Sidnei recommande qu'on en ait un soin particulier , & il donne ordre qu'on l'avertisse , lorsque l'Etranger sortiroit de l'espece de léthargie où il

étoit enseveli. Il faut , dit notre respectable Concitoyen , que cet homme soit subjugué par quelque violente passion , ou que des malheurs éclatants lui aient rendu le genre humain en horreur. Cette rage est surnaturelle ; il n'est point de cœur qui se livre de son propre élan , & sans être poussé par quelque grand mouvement , à un tel excès de cruauté.

Sidnei est ramené auprès de l'inconnu par le désir qui l'avoit déjà prévenu en sa faveur ; il n'est pas arrivé , que le blessé rouvre une paupière mourante , & tente une seconde fois de déchirer l'appareil. Sidnei , emporté par un mouvement gé-

néreux , lui retient les mains ; en s'écriant : Que faites-vous , Monsieur ? vous n'êtes pas parmi des Sauvages ; les Anglais sont des hommes. — Des hommes ! répond avec un sombre désespoir l'Etranger : & voilà les monstres que je voudrois étouffer. S'il vous reste une étincelle de pitié , que vous ne soyez pas tout-à-fait des lions , des tigres , laissez moi courir à ma fin ; c'est la seule consolation que j'attends , puisque je ne peux détruire , entraîner au tombeau toute la race humaine. Ciel , finis des jours affreux.... Vos efforts , continue-t-il , s'adressant à Sidnei , sont inutiles ; je saurai , malgré vos

perfides secours , me procurer la mort , qui sera pour moi le premier des bienfaits. A ces derniers mots , il se replonge la tête dans le lit ; il lui échappe des sanglots. Ce spectacle attendrit de plus en plus l'honnête Sidnei , il prend autant de soin de son prisonnier , qu'un pere tendre en eût pris de son propre fils.

Le malade , par degrés & comme malgré lui , revenoit à la vie ; on l'entendoit gémir ; il verfoit souvent de ces pleurs que les ames sensibles , qui distinguent les diverses impressions de la douleur , reconnoissent pour être les pleurs du cœur. Il étoit prévenu par les

attentions sans nombre de Sidnei. Quoi, Monsieur, lui dit le blessé, dans un moment où il parut plus tranquille, vous êtes un homme, & vous n'avez pas un cœur de fer ! Ah ! croyez que je suis capable de reconnaissance. Mais quel est votre espoir ? Me conserver la vie, la vie, cette source pour moi des maux les plus cruels ? Oh ! puisqu'enfin j'ai trouvé un être bienfaisant, laissez-moi mourir. — Eh quoi, répond Sidnei, en prenant les mains du prisonnier, vous ne voulez pas m'aimer ! Je suis Anglais, vous me paraissez Français ; mais il n'y a point d'ennemis pour le cœur de Sidnei ; il fera vous

consoler , il est l'ami des infortunés.—

Il feroit des amis ! Ah ! Monsieur, j'ai trop vécu ... Mon ame est accablé de douleur ; vous m'avez vu furieux, m'acharner sur des hommes... Ils m'ont rendu barbare. A ce mot un torrent de larmes ameres s'échappe du sein de l'inconnu. Non, Monsieur, je ne suis point un cruel , un monstre , j'ai un cœur... Oui, j'ai un cœur, & c'est là mon supplice.... Sidnei l'embrasse ; allons, jeune homme , du courage , mon ame vous est ouverte : sans doute que cette cruauté vous est étrangere ; j'ai démêlé votre caractère à travers cet excès de barba-

rie , il étoit empreint sur votre front , au milieu des traces de sang qui le souilloient.— Eh , Monsieur , je suis bien loin d'être inhumain ; jugez de mon désespoir , ils m'ont forcé à me dégrader , à me dénaturer à ce point.... Je me fais horreur à moi même : hommes indignes de ce nom , vous savez si j'étois fait pour vous aimer !—

Mais , cher Etranger , où avez - vous donc vécu ? parmi les monstres des forêts ? — Plût au Ciel que je n'eusse pas eu d'autre société ! C'est parmi des hommes que j'ai vécu , dans le sein de Paris.

Le généreux Anglais insen-

siblement l'amene à lui faire le récit de ses infortunes.

Vous me permettez, Messieurs , de vous présenter un verre de vin , & d'en prendre ma part : écoutez , & vous connaîtrez mon Sidnei, le vrai Philosophe.

Vous me paraissez digne que je me justifie à vos yeux , dit le prisonnier , en se relevant sur un bras ; apprenez donc mes malheurs , & jugez si ma haine pour la vie & pour les humains n'est pas fondée.

Paris m'a vu naître. Je suis originaire d'une Province où la Noblesse est peu favorisée de la fortune. Mon pere étoit venu à la Cour solliciter un

emploi dans le Militaire ; après bien des peines & des dégoûts , il l'obtint : il épousa une Demoiselle de condition , qui joignoit une vertu singuliere à une extrême beauté. Ma mere eut plusieurs enfans , je suis l'aîné ; un de mes freres est mort les armes à la main , ma mere survécut peu à cette perte ; elle laissa mon pere avec un fils & une fille & une fortune des plus médiocres. Je passerai rapidement sur mes premieres années. J'étois né sensible , c'est là le principe de mes disgraces & de mes chagrins. Mon ame se peignoit sur ma physionomie , & elle n'exhaloit que la tendresse , l'humanité. Je m'élevois

dans l'idée que la vertu, la probité, la sensibilité peuvent rendre heureux : que les hommes sont obligeants , empressés à consoler , à secourir leurs semblables. Je n'étois pas sorti du berceau, que j'avois déjà des livres entre les mains : c'est dans ces miroirs imposteurs que j'avois étudié la race humaine ; j'avois lu qu'il y avoit des héros, des sages , des cœurs bienfaisans , des amis zélés , des hommes en un mot, & mon ame aimoit à s'ouvrir à cette chere illusion & à s'en remplir. C'est avec cette façon de penser, ou plutôt de sentir , que j'entrai dans le monde. Ma naissance , quelque goût que

j'avois pour ces chimères qu'on appelle les Beaux-Arts, & qui ne servent dans la plupart des hommes qu'à faire mourir le sentiment, au lieu qu'elles le nourrissoient & l'augmentoient en moi; mon envie de plaire, ce besoin d'aimer que je répandois sur tout ce qui m'entouroit, ma candeur enfin; voilà les titres que j'apportoïs dans la société, & je leur attachois quelque valeur. Je ne tardai pas à croire à tous les mensonges de la vie; je crus aux grands, je crus aux amis, aux bienfaiteurs, aux honnêtes gens, aux âmes compatissantes, à ces âmes sublimes qui aiment la vertu pour elle-même; je crus à tout ce

qui devoit être, & qui n'est pas. La fortune de mon pere, qui étoit déjà très bornée, s'altéroit de jour en jour. Ma sœur avoit épousé un Gentilhomme, qui, sans être opulent, jouissoit d'une situation agréable. J'avois respiré avec la vie une hauteur d'ame qui répugnoit à ce que l'on nomme l'art de faire fortune. J'étois d'une délicatesse peut-être trop scrupuleuse sur les moyens, & je pensois que mes vrais amis, car les amis étoient ma chimere favorite, me fauroient quelque gré de cette noblesse de caractère. Je cherchois à mériter l'estime qu'ils paraissoient me prodiguer, & sur-tout ma propre estime qui

vaut bien celle d'autrui. Les plus brillantes sociétés m'ouvroient l'entrée de leurs maisons. Je ne vous parle point des femmes, j'ai beaucoup moins à m'en plaindre que des hommes; elles savent répandre des graces sur leurs défauts les plus marqués, & l'on pardonne leur légéreté, leurs inconféquences, en faveur de leurs agréments; du moins ont-elles une teinte de douceur & d'humanité qui corrige le révoltant des mauvais procédés; elles n'offrent pas, comme les hommes, le tableau en grand de l'insolence & de la dureté. Autre songe où j'aimois à m'enfoncer: j'imaginois que lorsqu'on étoit riche,

on ne devoit connaître & goûter de bonheur, que celui d'être utile & de verser des bienfaits.

Je m'apperçus qu'il falloit que je songeasse sérieusement à moi ; je voyois l'infortune approcher à grands pas. On me disoit que j'avois des talents , & qu'il me seroit aisé de subjuguier ma funeste destinée. Que vous dirai-je, Monsieur ? me voici arrivé au moment où les hommes se présentent à mes regards dans leurs véritables attitudes. Mon pere m'annonce qu'il est ruiné par un procès ; il n'avoit eu d'autre appui que son bon droit. Je n'eus pas besoin d'être déterminé par le devoir ; le penchant seul me dictoit

ce que je devois faire. Pendant quelques années je saisis tous les moyens honnêtes de procurer à mon digne pere des adoucissements dans son indigence. Il étoit pauvre, & il en devint plus cher, plus intéressant à mon cœur; je prononçai le nom sacré de pere avec plus de respect & de tendresse. Admis dans les cercles des grands, je me flattois qu'ils seroient attendris sur mes peines : sans rougir de mon état, ni sans m'enfler de cet orgueil ridicule dont souvent s'étaye l'adversité, je découvris ma triste situation; je leur présentai sur-tout les larmes de mon pere, son honorable vieillesse : ils mirent une
dignité

dignité familiere dans leurs promesses, me développerent tout le faste, toute la morgue du protecteur, à moi qui aurois cru les avilir, si j'avois été assez méprisable pour descendre au rôle de protégé. Insensé ! je les aimois, & l'on ne sauroit aimer, que l'on ne s'avoue dans son ame une certaine égalité, sans laquelle ne peuvent exister, ni amitié, ni même plaisirs de société. Ces esclaves de cour ont d'autres esclaves plus dénaturés cent fois que leurs indignes maîtres, & ils me firent boire le malheur & l'humiliation jusqu'à la lie. Cette premiere épreuve me pénétra d'indignation. Croiriez-vous qu'un

de ces *petits Grands* disoit un jour à plusieurs de ses pareils , à propos de quelques plaintes touchantes & énergiques que j'avois laissé échapper : *il seroit fâcheux que cet homme fît fortune , il est amusant avec ses plaintes ; cela lui donne un ressort d'imagination qui produit des saillies agreables.* Ne voulant donc pas servir de spectacle , ni d'aliment à l'oisiveté cruelle de ces barbares élégants, je crus que je trouverois dans les gens de lettres ces sentiments que leurs prétendus Mécenés m'avoient refusés. Je me disois : ces précepteurs des hommes doivent posséder toutes les vertus ; ils en font à chaque instant

Péloge ; ils leur prêtent sur le théâtre tous les charmes de l'esprit, toute la force du génie : que fera-ce des philosophes , de ces sages qui ne sont occupés que du bonheur de l'humanité , qui de ce mot sanctifient tous leurs discours, toutes leurs pages ? Je volai à eux avec une noble confiance ; je versai mes larmes dans leur sein : leur sein fut une terre aride où mes pleurs ne germerent point. Je vis avec douleur que l'esprit étoit un imposteur qui prenoit tous les masques ; que ces panégyristes des vertus étoient des especes de charlatans qui se rioient tout bas de l'enseigne qu'ils affichoient ; qu'en un mot, ils
Bij

étoient durs par système ; que hors d'eux , de leur réputation, de leurs intérêts, ils étoient étrangers à tous ces plans de législation & de sagesse qu'ils consignoient avec faste dans leurs livres ; qu'ils étoient dévorés d'envie, de vanité & d'ambition. Voilà déjà deux sortes de personnages sur la scène du monde , dépouillés de toute illusion à mes yeux. Je ne vous présenterai pas des détails plus cruels les uns que les autres. Je reçus mille outrages, mon cœur fut percé de mille coups, & ces blessures si profondes, si vives, se multiplient à l'infini pour les infortunés. A l'égard des riches, ma rage se ranime à cette seule

idée : ils sont prostitués à tous les vices, à tous les crimes ; leur insolence peut seule égaler leur inhumanité ; ils ne prennent pas même la peine de cacher l'airain de leur ame , au lieu que les Grands, s'efforcent de parer leur dureté d'un extérieur de politesse. Il semble que l'opulence soit un titre pour cesser d'être homme, & le spectacle peut-être le plus doux & le plus attachant pour ces vils favoris de la fortune, ce sont les souffrances & les larmes du malheureux. Oui , Monsieur, il n'y a point de bêtes féroces aussi cruelles : & si un infortuné veut quelquefois s'arracher à sa douleur , à la conscience de sa

misérable situation , qu'il fuie la société des riches , qu'il espere plutôt des secours du dernier des indigents : il en obtiendra du moins la pitié , ce sentiment si consolant , & qui arrête les larmes du cœur.

Ce n'est pas à moi que quelqu'un aura le front de dire que je n'ai pas vu dans leur véritable jour ces monstres qu'endurcit l'opulence ; que je les hais , & que dans mon cœur je les ai couverts du mépris le plus outrageant ! Le Bourgeois stupide pourroit penser , sentir , s'il avoit la force de se dégager de cet esprit d'imitation qui le rend singe des Grands , & lui insinue cette passion du luxe ,

la mort du sentiment & de l'honnêteté. Il ne s'occupe que de sa fortune , parce qu'il attache toute sa considération , tous ses plaisirs , son être entier à la fortune : il calcule par ses revenus les degrés de son bonheur & de sa réputation , cette vie factice , le tourment de la vie réelle. Mes chagrins n'auroient fait que glisser sur cette classe d'hommes , à qui cependant il ne faudroit que céder à son bon naturel pour être de la première espèce. Pour ce qu'on appelle le peuple , c'est de la boue animée , qui ne se conduit que par un intérêt sordide , dont le grossier mécanisme est aisé à saisir , ils pleureront sur le sort d'un

infortuné , & dans le même instant ils lui perceroient le cœur, si sa mort leur faisoit gagner un schelling de plus que ce qu'ils retirent de leurs travaux. J'avois enfin parcouru tous les états, & j'aspirois à découvrir un homme : oh ! ce cœur sensible , me dis-je , sera parmi ces créatures arrachées aux prestiges du monde , qui professent une Religion , l'ouvrage d'un Dieu de bienfaisance , qui tous les jours vont au pied des Autels se pénétrer du pur esprit du Christianisme. Ces derniers coups , Monsieur, m'étoient réservés. C'est là que j'ai trouvé des sécheresses de sentiment , le tuf de la

dureté même. La pieuse in-
 humanité est la plus barbare
 de toutes. J'en ai reçu des
 consolations plus mortifian-
 tes, plus homicides que des
 outrages. Quelle compassion
 que celle d'un faux dévot! Alors,
 désespéré, plein d'une sombre
 fureur, je tombe aux genoux
 de mon pere..... O mon pere,
 m'écriai-je, nous touchons à la
 plus affreuse extrémité! je me
 flattois que ma jeunesse vous ser-
 viroit d'appui; toutes mes espé-
 rances s'évanouissent, tous les
 cœurs sont fermés à mes lar-
 mes, & elles ne coulent que
 pour vous. O cher & respecta-
 ble pere, qu'allez vous deve-
 nir? — Tout ce qu'il plaira au

Maître souverain, mon cher enfant, me répond le digne Vieillard : me seroit-il difficile de mourir ? Je suis au bout de ma carrière. C'est toi qui m'arraches des pleurs, ô mon fils ; ma vie, tout mon bonheur étoient en toi, & je vais expirer, en te laissant pour héritage, & mes larmes, & mes malheurs. O mon cher fils, aurois-je cru que les hommes fussent si insensibles!... Vas, que mon sort ne t'inquiète pas : cherche seulement à conserver tes jours, ces jours qui sont réellement les miens, & laisse-moi sur les bords de ma fosse, où je tomberai sans peine, si l'Etre suprême se désarme à ce prix, & rend sur la terre

mon cher enfant plus heureux.
 A ces mots mon tendre pere me
 presse dans ses bras avec des
 sanglots, me serre contre sa poi-
 trine..... Ah, Monsieur, cette
 image est encore sous mes yeux!

Il est inutile de vous offrir
 toutes les démarches humilian-
 tes & sans effet où je descen-
 dis, autant de degrés de dou-
 leur par lesquels je passai, &
 qui m'enfonçoient de plus en
 plus dans le malheur. Je ne
 voyois que mon pere & son
 infortune; c'étoit le seul ob-
 jet qui frappoit mes regards,
 le seul principe qui me dé-
 terminoit. Dans ma médiocrité
 j'avois rendu des services à
 une infinité de personnes que

Bvj

j'avois cru mes amis ; à peine eus-je l'air du malheur , que tous ces amis se perdirent comme des vapeurs à mes yeux , & me laisserent voir des ingrats , des ennemis acharnés à ma perte & à celle de mon pere. Il nous restoit une ressource : mon beau-frere aimoit ma sœur , & ma sœur avoit reçu de mon pere les marques de bonté les plus tendres. Je ne doutepas un instant qu'elle n'engage son mari à nous soulager dans l'indigence qui étoit près de nous accabler. Je cache mon projet à mon pere ; je vole vers ma sœur qui me recevoit avec une froideur que mon amitié alors m'empêcha d'apper-

cevoir* ; je lui communique mon dessein. A chaque parole son visage perdoit des traits d'attachement , de familiarité ; son insensibilité la trahissoit & se déployoit sur son front. Elle me répond que son mari faisoit bâtir , qu'il avoit des enfants : mon pere , ajouta-t-elle , a manqué de conduite ; il a obligé des parents , des amis , qui aujourd'hui sont plus riches que nous , qu'il leur découvre son état ; & vous , avec vos talents , par quelle singularité n'êtes-vous pas placé ? vous n'aurez jamais l'esprit de la fortune. — Je n'aurai jamais un cœur de fer , le cœur d'une sœur dénaturée : adieu , barba-

re, votre pere expire de misere, & c'est vous qui le laissez mourir, vous qu'il aime si tendrement!... Allez malheureuse; puissent vos enfants ne vous pas punir de votre crime, vous ne me reverrez jamais.... Je ne vous ai rien demandé pour moi, sœur ingrate; c'étoit.... Aussitôt je m'arrache avec précipitation, & suffoqué par les larmes, de cette détestable demeure. Je veux dérober à mon pere ce nouveau sujet de chagrin; il pesoit trop sur mon cœur, il m'échappe. Ah! mon pere, sachez ce qui m'a éloigné de vous pendant quelques jours!... J'ai cru que vous aviez encore une fille, que j'avois

encore une sœur, j'ai rencontré un monstre d'inhumanité.... Mon pere!.... Elle m'a refusé les moindres secours, & elle vous doit la vie, son état!— Mon enfant, repart le vieillard courageux, sans doute, c'est un coup affreux que d'essuyer des traits de dureté de ceux qui nous doivent leur être, c'est le comble des malheurs ; mais mon Dieu & mon fils, poursuit-il, en me couvrant de ses cheveux blancs & de ses larmes, me consolent, ils recevront mon dernier soupir!.... Il faut encore pardonner à ta sœur, elle est dépendante d'un mari, & ses enfants....— Eh, mon pere, c'est là ce qui devoit lui

faire sentir tous vos droits !

Hélas ! Monsieur , je ne vous ai encore rien dit.... On traîne mon pere , mon malheureux pere en prison ! Je vais me jeter aux pieds du créancier inexorable ; il me repousse avec férocité , & je ne lui ai point arraché la vie ! L'infortune anéantit , & c'étoit celle de mon pere qui remplissoit toute ma sensibilité ; j'en étois pénétré. J'implorai tous les secours , & les plus faibles , les plus sacrés , ils me furent tous refusés. Je me désfis du peu d'effets que je possédois. Enfin , Monsieur , voici le tableau le plus affreux que je vais vous offrir : mon pere en prison , y

mourant de misère , n'ayant d'autre soutien que son fils malheureux , son fils abandonné de la terre entière , dénué lui même de tout , entouré de monstres , de rochers..... Monsieur , je suis homme de condition..... J'ai l'ame la plus haute , la plus éloignée de ramper... Il s'agissoit d'un vieillard dont je semblois retenir le dernier soupir.... Je m'immo-le , je me dompte : la nature me parle , elle me crie ; je me résous , pour un pere infortuné , à la situation la plus dégradante. Monsieur.... L'inconnu ici est en quelque sorte étouffé par une abondance de larmes & de sanglots. Géné-

reux Anglais, le croiriez vous ? je suis réduit par ces cruels à demander l'aumône pour l'auteur de mes jours. J'attendois la nuit, & d'une voix noyée dans les pleurs, de cette voix sombre, l'accent de la profonde douleur, je reclamois la pitié de ces monstres, dont j'aurois voulu déchirer le sein.

A ces dernieres paroles, Sidnei, avec des larmes qui couloient le long de ses joues, presse dans ses bras le prisonnier.

Ah ! excellente créature, que votre ame est belle, & que vous méritez des amis ! Je comptois, poursuit l'inconnu, ces aumônes, quel mot, Monsieur ! par autant de parties de

mon cœur qui sembloient se détacher de mon sein. Avec de si honteuses & si faibles ressources, j'avois du moins la consolation d'arrêter le souffle d'un pere expirant. Je n'étois pas assez malheureux, assez brisé sous le fléau de la fortune : on m'arrête comme un de ces misérables qui mandient pour entretenir leur paresse & leur lâche oisiveté ; je crie aux tigres qui m'entourent, c'est pour mon pere. . . . c'est pour mon pere que je suis descendu à cette bassesse ; il est en prison ; & sa vie dépend de ma promptitude à lui porter des secours. Au nom de l'humanité..... On ne m'entend pas,

on m'enferme dans une espee de cachot. Je demande à être trainé aux pieds du Magistrat ; j'y suis conduit ; il s'arme d'abord d'un front sévere , & me fait les questions d'un Juge qui va prononcer contre moi. Hélas ! Monsieur , lui dis-je , oui... je demandois l'aumône , assurément je ne suis pas fait pour m'abaisser à de si honteux moyens ; je suis homme de naissance , & j'aurois su peut-être mourir mieux qu'un autre ;... mais , Monsieur.... mon pere est dans la plus affreuse misere , il est en prison , & c'est pour lui que je réclamois la charité publique , la charité pour l'auteur de mes jours.... Le Magis-

trat touché me renvoie & me promet son appui ; il meurt , & je perds toutes mes espérance. L'âge enfin est le seul protecteur qui agisse en faveur de mon pere ; les Loix lui ouvrent la porte des prisons ; il en sort. J'obtiens sur un vaisseau Marchand un poste des plus médiocres, & qui me procuroit à peine dequoi vivre. Vous concevez que mon premier sentiment fut pour mon pere ; je le prends dans mes bras & je le porte au vaisseau. Allons , lui dis-je , cher & malheureux pere , quittons cette terre de crimes ; abandonnons les fauvages d'Europe : les tigres d'Asie peut-être nous seront moins

cruels. Puisque j'ai de quoi entretenir mes déplorables jours, vous vivrez, ô mon pere vous vivrez.... Hélas ! je n'ai d'ami que vous ; oublions jusqu'au nom de ma patrie ; ce n'est pas aux malheureux qu'il convient d'aimer....

Je ne vous ai raconté jusqu'ici qu'une partie de mes disgraces : mon cœur en connaît d'autres, Monsieur, & sans doute les plus ameres, après celles que me faisoit éprouver la situation de l'auteur de mes jours. Les infortunés ont l'ame plus préparée que les heureux à recevoir les impressions de la tendresse ; le malheur entraîne avec soi une mélancolie qui, si l'on peut le dire, est la

mere des grandes passions ; j'osai donc aimer. Je vous dérobe des détails que je dois éloigner. L'objet de mon amour étoit une jeune personne, fille unique , & ayant des prétentions à une fortune trop considérable pour que j'aspirasse à lui offrir ma main. La raison , l'honnêteté m'imposeroient la loi de me taire , & de subjuger un penchant qu'il m'étoit défendu d'inspirer. Je n'écoutai , ni la raison , ni mon état ; j'écoutai l'amour. Julie , c'est le nom de cette adorable personne , voila en quelque sorte au-devant de mon aveu ; nous nous dûmes tous deux que nous nous aimions , sans réfléchir

sur les suites. L'amour effuyoit mes larmes ; il m'aidoit à supporter le fardeau de la vie : c'étoit le seul secret que j'avois pour mon pere. Un parent de la Demoiselle lit dans nos cœurs : de jeunes personnes connaissent peu l'art de la dissimulation. Il me demande un entretien particulier. Monsieur , me dit - il , je débiterai avec vous par une confiance qui ne vous offensera pas. Je crois que vous mérites l'estime de tous les honnêtes gens , vous êtes d'une naissance & d'une figure qui intéressent. Je me suis apperçu que ma niece étoit pénétrée de ces sentimens : vous me paraissez avoir
l'ame

délicate & éclairée sur les de-
voirs de l'honneur : vous êtes
sans bien , & ma niece aura
quelque fortune.... C'en est as-
sez , Monsieur, repris-je avec
vivacité , vous me montrez
mon devoir , mes malheurs ,
& vous me connaissez. Je
cours écrire cette lettre à Ju-
lie , au moment que mon pere
& moi nous quitions cette par-
tie du monde, où mon amour
est demeuré.

» Je vous aime , adorable
» Julie , & je n'aurai jamais
» d'autre sentiment. Vous par-
» donnez à mon excès d'a-
» mour , de vous avoir ouvert
» un cœur qui ne doit être

30 plein que de la douleur de
30 ne pouvoir vous posséder.
30 Divine personne , je suis sans
30 bien : n'ayons point de vani-
30 té aux yeux de Julie ; je suis
30 le plus malheureux des hom-
30 mes , il ne m'appartient donc
30 pas d'aspirer à votre main.
30 Oubliez-moi.... oubliez-moi,
30 souveraine maîtresse de mon
30 ame.... Qu'ai-je dit ? mais il
30 faut le dire : oui , Julie , ar-
30 rachez mon image de votre
30 cœur , faites le bonheur de
30 vos parents , faites celui....
30 d'un époux que la fortune
30 aura mis dans vos bras. Je
30 pars , je quitte l'Europe....
30 Je quitte Julie.... Ne vous
30 informez pas quel sera mon

30 fort dans les pays où m'en-
 30 traîne l'infortune. Il me fera
 30 permis, si j'ai la force de vi-
 30 vre, d'avoir mon ame rem-
 30 plie de vous : après Julie ,
 30 quelle femme pourroit y ré-
 30 gner ? Adieu ... adieu ... En-
 30 core une fois, oubliez-moi ,
 30 votre devoir & mon hon-
 30 neur.... votre bonheur le
 30 veulent. 30

* Je baignai cet écrit de mes
 pleurs , je voulois y ajouter
 mille choses : mon ame.... Je
 pars enfin avec mon pere, qui
 réunit sur lui toute ma tendres-
 se, tous mes soins; & c'est dans
 notre voyage que je lui décou-
 vre cette funeste passion. Mon

pere étoit mon ami : il répandit de nouvelles larmes sur ma destinée. Nous arrivons dans ce pays. Un scélérat, guidé par le seul esprit de méchanceté, me fait perdre mon poste ; je tombe dans la plus horrible indigence. J'implore l'humanité avec des cris, je montre à tous les yeux mes pleurs, les rides respectables de mon pere, ses cheveux blancs, sa tombe prête à s'ouvrir ; tous les yeux se détournent, tous les cœurs se ferment. Ah ! l'humanité n'est point sur la terre. Les monstres des Indes ne sont pas moins cruels que les monstres d'Europe. Enfin, nous nous traînons dans une caverne au

bord de la mer : c'est là que la misere , la faim viennent déchirer le sein de mon tendre pere. Je le couvre de mes baisers , je le serre contre mon cœur , j'appelle la nature à mon secours , je ranime encore sa vie avec quelques herbes dont j'exprime le suc sur ses levres arides & mourantes : je le vois pousser les derniers soupirs. La douleur , le désespoir , la rage s'emparent de tous mes sens ; je m'élançe de la caverne ; la fureur précipite mes pas. Je vois un parti Indien qui alloit se battre contre des Européens ; ceux-ci sur-tout sont les objets de ma haine , de mon indignation , eux qui se prétendent

éclairés par l'éducation sur les devoirs de la nature ; eux qui se disent les premiers des hommes... Vous avez été témoin de mon emportement, de mon égarement : j'aurois voulu détruire toute la nature... Mon pere est mort.... Il est mort de faim.... Ah ! Monsieur, pourquoi m'avez-vous sauvé la vie ? Laissez-moi me délivrer d'un fardeau insupportable : vous savez tous mes malheurs. Eh le moyen de les réparer, & de ne pas mourir!.... Vous me paraissez être différent des hommes, de ces barbares ; vous me paraissez connaître la pitié : quel plus grand bienfait que celui de ne pas reculer ma fin!...

Non, vous ne mourrez pas, s'écrie Sidnei en l'embrassant : digne jeune homme, vous avez trouvé un cœur, un ami : ne croyez pas que tous les hommes soient des monstres d'inhumanité ; vous éprouverez qu'il en est de sensibles, de tendres : oui, je veux vous servir de pere.... Comment vous nommez-vous ? — Mon nom est Silli. — Eh bien, mon cher Silli, vous ferez mon fils. — Ah, mon cher bienfaiteur ! mon pere, mon pere !.... il n'est plus.

Sidnei redoubloit de soins & de tendresse pour rappeler cet infortuné à la vie qu'il fuyoit.

Il y avoit déjà deux jours que sa santé commençoit à se rétablir : allons , lui dit Sidnei , je veux vous reconcilier avec le genre humain : venez , mon ami , donnez-moi le bras. Il le conduit à une tente prochaine. Quel spectacle ! Mon pere , je vous tiens dans mes bras , s'écrie Silli ! Ce sont de ces situations qui ne sauroient se décrire. Le Français étoit tombé sur le sein d'un vieillard , qui ne pouvoit prononcer que ces mots : ô mon fils , mon cher enfant ! tantôt il embrassoit Silli , tantôt il couvroit de ses baisers les mains de Sidnei. Vous me rendez mon cher fils , géné-

reux Etranger ; vous rendez deux ames l'une à l'autre : goûtez ce spectacle , c'est celui des Dieux mêmes , c'est l'ouvrage délicieux de votre bienfaisance. Silli r'ouvre les yeux. Quoi, mon pere , je vous revois encore ! vous vivez !... — C'est moi , mon cher Silli , qui suis assez heureux pour vous avoir donné cette preuve d'amitié ; j'ai couru moi même à la caverne que vous m'aviez indiquée ; j'y ai trouvé votre respectable pere entre les bras d'un Baniame qui rappelloit ses forces défailantes , & qui lui avoit apporté quelque nourriture. Vous voyez que les Indes ont des hommes. Je l'ai fait

Cv.

transporter ici : vivez tous deux pour m'aimer... Pour vous adorer comme notre suprême bienfaiteur, interrompt le vieillard... Oui, mon fils, dit-il à Silli ; je lui dois la vie & le plaisir de t'embrasser. J'allois expirer ; je relève ma paupière, je te cherche ; un inconnu s'offre à mes yeux, qui me verse dans la bouche une liqueur qui rappelle mes esprits ; il me donne des aliments qui me font revivre ; mais je ne voyois point mon cher fils. Et voilà le second soutien de ma vieillesse, ajoute-t-il en voulant se prosterner aux pieds de Sidnei. Mon père, que faites-vous, dit notre généreux compatriote ? je suis bien plus heureux que vous ;

j'oblige deux cœurs honnêtes ; regardez-moi désormais comme votre fidele ami. Les Anglais , continue - t - il , en souriant avec bonté , ne font pas toujours la guerre aux Français.

Silli & son pere n'avoient point d'expressions qui pussent rendre leur reconnaissance. Lorsqu'ils voyoient Sidnei , qu'ils lui parloient, ils laissoient couler ces larmes , ces douces larmes , le tribut du cœur. O trop heureux Sidnei ! & que tu méritois ton bonheur ! Je n'ai encore rien fait , mes amis , leur dit un jour l'excellent Anglais , ce n'est pas assez de vous avoir conservé la vie , il faut

que vous me deviez cette situation sans laquelle la vie , n'est qu'un fardeau. Mon ouvrage n'est qu'à moitié , & j'aspire à l'achever. Ne m'avez-vous pas dit , bon jeune homme , s'adressant au jeune Silli , que vous aimiez une personne digne de votre attachement ? Ah ! l'amour , mon cher bienfaiteur , doit mourir dans mon sein ; je ne veux avoir d'autre sentiment , d'autre passion , d'autre existence que la reconnaissance , qu'elle remplisse tout mon cœur ; c'est peu que ce cœur pour tout ce que je vous dois. Mon cher enfant , répond Sidnei , car je partage pour vous les sentiments de

votre pere , je vous le répète , mon dessein est de vous rendre heureux ; & le seriez-vous , si vous ne possédiez pas ce que vous aimez ? Croyez que je connais la tendresse , & ses charmes , & ses peines. Je retourne en Europe ; je ferai un voyage à Paris , & je vous y accompagnerai..

Ils quittent les Indes. On auroit cru aux soins , aux bienfaits que répandoit Sidnei sur les deux Français , que le vieillard étoit son pere , & que Silli étoit son frere. Souvent notre héros de bonté surprenoit ce dernier regardant la mer avec mélancolie , & laissant couler des pleurs. L'image de Julie étoit

revenue plus puissante que jamais dans son ame; plus il approchoit de sa patrie, plus il sentoit son cœur se déchirer. Où vais - je, se disoit - il dans le secret de sa douleur? Etre le témoin du bonheur d'un autre qui possède tous les charmes de Julie, qui en est aimé? Et ne devrois - je pas plutôt m'écarter de la France pour toujours? Ne devrois - je pas suivre en Angleterre mon cher bienfaiteur? Ai-je une autre patrie?... Je n'aurai pas la force de fuir ces bords qui devroient m'être odieux? je veux revoir Julie! & pourquoi, malheureux? n'es-tu point las d'avoir épuisé toutes les infortunes?...

Quelle fureur t'emporte au-devant du coup mortel qui t'attend? & si Julie n'étoit pas mariée.... pourrois-je devenir son époux? Est-ce à moi d'abuser des bontés de Sidnei? N'est-ce pas être un ingrat, que de mettre sa bienfaisance à de nouvelles épreuves? Il pronçoit à haute voix ces dernière paroles. Non , lui dit Sidnei , qu'il n'avoit point aperçu , & en l'embrassant , vous ne devez pas craindre de fatiguer l'amitié d'un homme que vous avez obligé , en lui présentant les moyens de faire éclater sa sensibilité. Eh ! reprend Silli avec vivacité , vous êtes donc une créature céleste!

Je suis votre ami , poursuivre Sidnei.

Ils arrivent à Paris. Silli emporté par l'amour, vole à la demeure de Julie ; on lui apprend que le pere est mort, qu'il y a un renversement affreux dans les affaires , & que Julie & sa mere vivent dans l'état le plus obscur , & ensevelies dans un asyle ignoré. Il s'informe; il découvre leur retraite. Quels objets s'offrent à ses yeux ! Julie , sa chere Julie , dans l'appareil du malheur le plus avilissant , occupée à des travaux qui l'aideroient à prolonger sa triste vie & celle de sa mere Ah ! ma chere Julie , s'écrie Silli , en tombant à ses pieds !... Elle reconnaît son

Amant, jette un cri, & tombe évanouie dans le sein de sa mere, qui elle-même étoit demeurée immobile d'étonnement & de joie. C'est vous, Monsieur, dit-elle ! Vous nous revoyez dans une situation bien différente de celle où vous nous laissâtes. Je vous revois, interrompt Silli, plus digne que jamais de mes respects, de mes adorations. Quoi ! ma chere Julie est aussi la victime de la fortune ?

Cependant elle reprend l'usage de ses sens. On n'exprime point les transports de deux cœurs pénétrés de l'amour le plus vif, le plus tendre, & qui se lient encore davantage par

le nœud du malheur. Ces deux infortunées racontent à Silli toutes leurs disgraces ; mécon- nues de leurs parents , livrées à l'indigence la plus abjecte , elles n'avoient point de sein qui s'ouvrit à leurs larmes ; quelquefois elles parloient de Silli ; ce nom adoucissoit leur douleur ; Julie disoit : hélas ! s'il respire encore , il a le cœur rempli de nous ; il me croit heureuse. Ah ! Silli , ajoute-t-elle , votre présence nous fait oublier notre cruelle situation. Vous le voyez ; je suis obligée de travailler pour soutenir les jours de ma respectable mere & les miens qui lui sont nécessaires. — Je vois , reprend Silli,

que Julie est cent fois plus belle, plus adorable, plus respectable dans le malheur. Ah ! cheres amies, pardonnez - moi cette expression de l'ame ; il est donc des êtres sur qui le sort épuise sa colere ; fatalité qu'on ne sauroit concevoir ! Mon cœur est le vôtre ; oui, j'essuierai vos larmes Je vous arracherai à cet état affreux.... Il court à son pere qui étoit avec Sidnei. Mon pere, mon sublime ami !.... J'ai trouvé Julie malheureuse & plus belle, plus digne d'être aimée.... Il leur expose leur situation ; il leur porte en quelque sorte leurs larmes, qu'il mêle aux siennes. Allons, mon ami, in-

terrompt Sidnei avec précipitation , éloignez ces tristes images ; votre dessein n'est-il pas d'épouser Julie ? L'épouser , Monsieur ? je l'éleverois sur le trône du monde ; si la fortune m'y plaçoit , mais comment unir nos destinées ? Nous ne devons , ô Ciel , connaître d'autres nœuds que la chaîne du malheur. Si du moins je pouvois les retirer de cette humiliante indigence ! Et avez - vous douté que vous le puissiez , répond avec ce ton touchant du cœur notre honnête compatriote ? oubliez-vous que Sidnei est votre ami ? Si vous la voyiez , mon noble bienfaiteur , si vous voyiez

Julie & sa mere, vous connaîtriez toute la dignité, tout l'empire de l'infortune.

Sidnei soupe avec Silli & son pere : vingt fois il les embrasse ; il les regardoit avec cet intérêt si puissant, l'ame même de l'amitié. Souvenez - vous , leur dit - il, en leur prenant à tous deux la main , que c'est vous qui m'avez obligé ; j'ai pu être de quelque utilité à deux honnêtes créatures , c'est le comble du bonhenr , & je vous le dois.... Daignez m'aimer ; que Sidnei soit toujours dans votre cœur ; le mien vous fera sans cesse ouvert ; vous aurez en Angleterre , ajoute - t - il au vieillard, un fils tendre & ref-

pectueux , & vous , mon cher Silli , le frere & l'ami le plus zélé. Avant de les quitter , il les serra plusieurs fois dans ses bras avec des larmes , en leur disant : que je vous dois de plaisir !

Le lendemain matin nos deux Français se préparoient à voler chez leur bienfaiteur ; Silli reçoit cette lettre.

» Mes affaires me rappel-
» lent dans ma Patrie ; je pars ,
» dignes Français , en vous
» laissant quelques témoigna-
» ges d'une amitié que j'em-
» porterai au tombeau. Jeune
» Silli , c'est à vous que je m'a-
» dresse ; vous êtes sage , inf-

» truit par le malheur. Il vous
» fera donc plus aisé d'être
» raisonnable & de sentir le
» prix de cette médiocrité,
» la situation des vrais plaisirs
» & des vertus. Epousez Julie;
» vivez avec votre pere qui
» est votre ami ; ne formez
» qu'une famille d'honnêtes
» gens qui servira d'exemple
» aux hommes. Je vous aurois
» prié de me conduire chez
» Julie ; j'ai craint que ma
» présence ne leur fût pas aus-
» si agréable que la leur m'eût
» intéressé ; elles sont dans l'in-
» fortune , & le malheur exige
» des égards qui ne sont pas
» ignorés de vous. Adieu , mes
» amis , vous recevrez de mes

» nouvelles, & je vous aime-
» rai en quelque pays que le
» fort me jette. Ne me parlez
» point de reconnaissance ;
» c'est moi qui en suis pénétré,
» si vous m'estimez assez pour
» regarder de faibles bienfaits,
» comme votre propre bien.
» Votre ami, SIDNEI.

P. S. » Demain matin on
» vous portera cinq mille li-
» vre sterlings.

Silli n'a pas achevé de lire
la lettre, qu'un inconnu vient
lui apporter la somme d'argent
annoncée par Sidnei.

Le Jeune homme & le vieil-
lard restent sans pouvoir pro-
noncer

noncer une parole , comme accablés de joie , d'étonnement , de reconnaissance. O cœur céleste , s'écrie le fils , tu te dérobes à nos adorations , à nos larmes ! c'est empoisonner tes bienfaits , que de nous priver de la douceur de nous prosterner à tes pieds , de t'idolâtrer comme le modele des bienfaiteurs ; vas , nos cœurs te suivront partout. L'ame angélique , disoit le vieillard , mon cher enfant ! Quel homme ! Ah ! ce n'est point un être de notre espece ! Sidnei , nous voudrions mourir de reconnaissance à vos genoux.

Il est vrai que s'il n'y a point de bienfaiteur comme le géné-

D

reux Sidnei , il n'y a point de cœurs sensibles & reconnaissans comme les deux Français. Vous devez vous attendre à la vivacité avec laquelle le jeune Silli courut chez sa Maîtresse ; il jouit du bonheur de faire celui de tout ce qu'il aime ; il l'épouse ; il achete un petit bien de campagne , où il va demeurer avec sa femme , son pere & la mere de Julie ; chaque jour , chaque moment ajoutent à sa félicité , à sa gratitude ; il bénit l'Etre Suprême & Sidnei dans tout ce qu'il possède ; tout lui parle , tout l'entretient , tout l'enflamme pour son bienfaiteur. Alors Silli reconnaît que le malheur a son terme , que les vertus ont

leur récompense sur la terre, qu'il est des hommes qui honorent l'humanité, la consolent, la servent; il pardonne à tous les cruels en faveur du bienfaisant Anglais; son ame s'adoucit; il devient un vrai Philosophe, & voit les objets sous leurs véritables couleurs.

Ils recevoient souvent des nouvelles de Sidnei, & dans leurs réponses ils lui envoyoit chaque fois leurs ames pleines du sentiment le plus pur & le plus vif. Sidnei fait un second voyage aux Indes; leur commerce épistolaire ne pouvant plus subsister avec la même exactitude, ces cœurs si sensibles, si reconnaissans

Dij

étoient pénétrés d'allarmes sur le sort de leur ami : tous les Anglais leur étoient chers. Quel coup de foudre vient les accabler ! Ils apprennent que Sidnei n'est plus. Le jeune Silli , toute la famille est en proie à la douleur la plus accablante ; le vieillard ne peut soutenir cette affreuse nouvelle ; il tombe malade au lit, & est prêt d'expirer. Le fils , entouré de son épouse & de ses enfants, les repoussoit quelquefois , & ne vouloit plus que mourir ; le nom de Sidnei étoit la seule expression qui échapât à son morne désespoir, sa femme lui montrait sa famille qui n'avoit d'appui que lui ; il revient à la vie ;

mais pour traîner la mélancolie la plus affreuse , pour chercher les lieux les plus sombres.

Il s'étoit un jour enfoncé dans un petit bois voisin du grand chemin. Assis au pied d'un arbre , la tête baissée vers la terre , accablé de la tristesse de la mort même , il s'écrioit.

Quoi Sidnei , je ne te reverrai plus ? je ne pourrai plus te ferrer contre mon cœur , contre ce cœur qui est plus que jamais pénétré de tes bienfaits !
Ame angélique , m'entends-tu ? vois-tu mes larmes , celles de toute ma famille ? O ! mon cher Sidnei. — Il est dans tes bras , dit quelqu'un qui se précipite dans les bras de Silli ,

c'étoit Sidnei lui-même. —
Sidnei!.... c'est tout ce que
peut dire Silli ; il avoit perdu
connaissance , & Sidnei avec
deux ruisseaux de larmes : oui ,
c'est ton ami , mon cher Silli ,
qui revient du bout de la terre
pour jouir du spectacle de l'a-
mitié , pour t'embrasser & t'of-
frir de nouveaux services. J'ai
envoyé mon équipage chez toi ,
lorsqu'un Payfan m'a dit que
tu étois dans ce bois , & je me
suis fait un plaisir de te sur-
prendre..... Silli revient à
lui.... — C'est vous , mon cher
Sidnei , que je tiens dans mes
bras.... Ah ! il faut que vous
voyiez votre ouvrage.... mes
enfants qui sont les vôtres....

Il appelle un de ses domestiques qui étoit sur le grand chemin : — cours vite chez moi.... mon bienfaiteur... qu'on vienne se jeter à ses pieds , mon pere, ma femme, mes enfants.... Mon ami , quelle joie ! je vous embrasse.... Et pourquoi m'a-t-on foudroyé de cette horrible nouvelle ? Vous le saurez , reprend Sidnei , hâtons nous d'aller voir votre chere famille. Ils arrivent presqu'aussi - tôt que le Payfan. Ils entrent dans l'appartement du vieux Silli ; il ne peut que tendre les bras à Sidnei. — O mon cher fils ! mon digne ami ! Une femme charmante qui n'avoit pas vingt - cinq ans, trois enfants

dont le plus âgé en avoit six ;
Silli lui-même se précipitent
aux pieds de Sidnei ; ils lui em-
brassent les genoux avec des
larmes : on n'entend que ce
seul mot qui échappe à leurs
pleurs.— Notre cher bienfai-
teur ! Sidnei les relevant , les
pressant contre son sein , &
pleurant sur eux : voilà le spec-
tacle dont jouit la vertu ,
voilà son prix. Ma chere fem-
me , mes chers enfants , s'écrie
Silli : vous voyez votre vérita-
ble époux , votre véritable pe-
re , voilà l'auteur de vos jours ,
de ce bonheur que vous gou-
tez : rendez-lui vos hommages :
c'est les rendre à l'Etre Suprê-
me, que d'honorer des ames qui

font son image.... O mon cher Sidnei ! goutez - vous bien la joie de la bienfaisance ? enivrez-vous à longs traits de ses douceurs.

Sidnei donna des éloges à la beauté , aux graces naïves de Julie : c'étoit la vertu même sous les traits de l'amour. Il prenoit ces enfants , ces innocentes créatures dans ses bras : ils lui fourioient avec ce charme qui n'appartient , si l'on peut le dire , qu'aux premiers beaux jours de la nature : l'ainé lui dit , en le caressant avec cet air enfantin si intéressant : Monsieur , mon bon Papa nous a bien recommandé de prier Dieu pour vous tous les jours :

après lui avoir donné notre cœur, nous lui demandons instamment qu'il vous fasse vivre long-temps.... Vous êtes notre pere aussi.... Quel hommage, quelle volupté pour l'ame héroïque de notre cher Breton ! Il étoit aisé de s'appercevoir que toute la famille de Silli se faisoit une occupation sérieuse de la reconnaissance qu'elle devoit à Sidnei.

Il demeura quelques semaines avec ses amis ; le vieillard reprit sa santé & en quelque sorte la vigueur de sa jeunesse : il avoit embrassé son cher Sidnei. Il se raconterent leurs affaires mutuelles : ce dernier lui apprit qu'il avoit eu une

maladie considérable , & qu'on l'avoit cru mort , ce qui avoit donné lieu à cette malheureuse nouvelle. Silli entra avec son bienfaiteur dans les détails les plus étendus : à notre exemple , il avoit pris la voie du commerce , pour se procurer une situation honnête. Il étoit Français & Gentilhomme , & il avoit le courage de ne pas rougir d'avoir fait ce choix , qui vaut bien mieux que d'être un être subalterne , le rebut des antichambres de la grandeur & de la fortune. Chaque jour Sidnei goutoit de nouveaux plaisirs : Silli lui ouvrit son ame , lui fit voir la tranquillité & le calme dont elle jouis-

soit : ce n'étoit plus ce farouche misantrope , l'ennemi de la race humaine ; c'étoit un sage éclairé qui remercioit sans cesse dans le fond de son cœur Dieu & Sidnei ; il avoit été assez heureux pour que sa sœur eût eu besoin de ses largesses , & il avoit goûté la plus douce des vengeances , il l'avoit obligée. Sa maison respiroit la noble simplicité de son ame. Il partageoit son temps entre ses devoirs & ses plaisirs : ses plus doux étoient d'aimer sa femme , d'élever ses enfants , de leur insinuer toutes ses vertus , celles de son épouse , & leur tendresse unanime pour le généreux Sidnei. La veille de

son départ ils lui donnerent un dîner plus apprêté : à la fin du repas on apporte sur la table un grand pâté : Silli presse Sidnei de l'ouvrir : il l'ouvre , & voit un monceau de louis : il est frappé d'étonnement. Silli en se jettant à son cou : mon cher Sidnei , voilà les cinq mille livres sterlings que vous m'avez si généreusement prêtés ; ils m'ont été profitables au point que je jouis , comme vous le voyez , d'un état qui remplit mes desirs : cette petite terre est à moi , & j'ai suffisamment de quoi élever ma chere famille , qui vous bénira jusqu'au dernier soupir. Excellentes créatures , s'écrie Sidnei

vous méritez bien votre bonheur, & serois-je assez heureux pour y avoir contribué !.... Ah ! mes amis , c'est moi qui suis récompensé ! ces cinq mille livres sterling m'ont trop rapporté , pour que je n'en paie pas les intérêts. Il n'a pas achevé ces mots , qu'il divise la somme en trois parts , & donne chacune aux trois enfants , en leur disant : mes petits amis , reprenez votre bien ; c'est la seule fois que vous désobéirez à votre papa ; allez , ne me refusez pas , car vous me fâcheriez , & embrassez-moi.... Silli, son pere , sa femme , pénétrés de la plus vive reconnaissance , veulent

forcer l'Anglais de reprendre cette somme ; peu content de s'obstiner dans son refus , il tire un diamant de son doigt , le met à celui de Julie : Madame , poursuit-il , mon ami permettra que vous portiez ce faible gage de mon amitié : c'étoit un diamant de deux mille guinées.

Il avoit plusieurs fois parcouru la maison de Silli ; il pousse une porte à côté de son cabinet , Sidnei voit son portrait couronné de fleurs , avec cette inscription : *notre bienfaiteur*. Il tombe dans les bras de Silli. Qu'ai-je vu , digne homme ! — l'objet , après Dieu , de mon hommage le plus sincère & le plus éclatant ; tous les jours mon pere & le reste

de ma famille viennent lui présenter leurs purs respects , prononcer de la voix du cœur : voilà l'auteur de notre véritable être , du bonheur que nous goutons. Mon cher Sidnei , c'est le temple de la reconnaissance , & mes enfants tous les matins l'embellissent de fleurs. Les Chinois honorent bien la mémoire de Confucius : pourquoi n'honorerions - nous pas l'image du plus vertueux & du plus bienfaisant des hommes ? J'avois eu soin dans votre premier voyage en France de m'emparer de votre portrait en miniature que je trouvai un jour dans vos papiers, & c'est
sur

sur ce portrait qu'on a fait celui-ci. A chaque instant il me rappelle mon ami, mon adorable Sidnei. ... Oui, poursuivirent la femme & le pere qui entrent dans ce moment, c'est l'objet du culte de l'amitié, & vous en êtes, généreux Anglais, la divinité.... Sidnei les embrasse, verse un torrent de larmes, de ces larmes d'une joie pure & celeste. Ah! s'écrie-t-il, Anges sur la terre, que votre ame est au-dessus de la mienne! vous êtes encore plus sensibles que moi! Mes amis, ne nous séparons plus; je n'ai point de femme ni d'enfants: soyez ma famille, mes enfants, les enfants de mon

cœur. Je ne vous quitterai que pour un voyage aux Indes qui me reste encore à faire, & je revole dans vos bras.

Sidnei leur a tenu parole ; il est vrai qu'ils sont venus demeurer avec lui dans une campagne délicieuse ; il ne cesse de faire l'éloge de *sa chère famille*, c'est ainsi qu'il les appelle, & leurs sentiments augmentent toujours de reconnaissance & de tendresse.

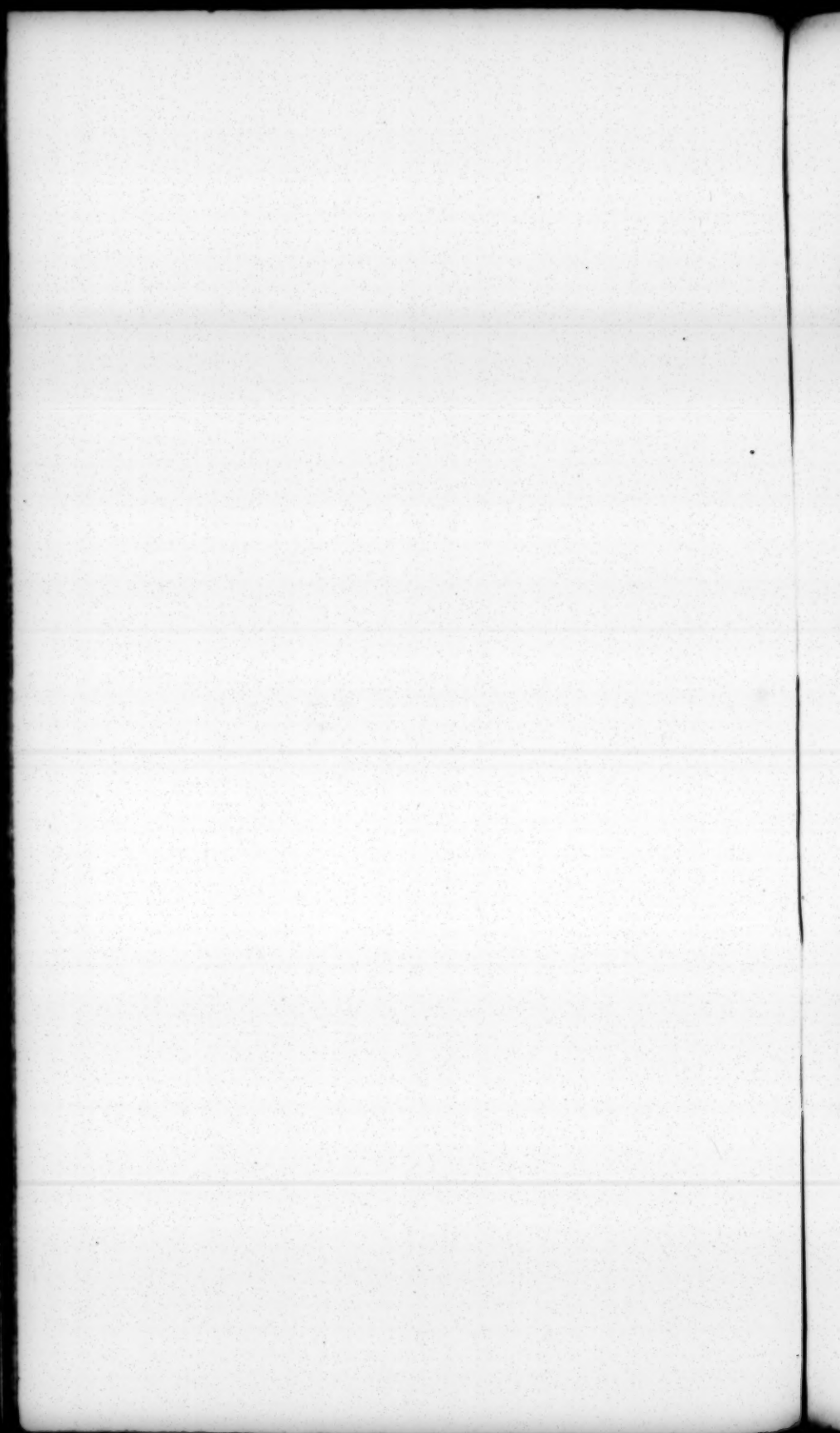
Toute l'assemblée, avec un applaudissement universel, proclama Sidnei le héros des cœurs bienfaisant ; mais, dit un de nos amis, Newton, Monsieur, n'en sera pas moins un grand homme.

F I N.

ODES

ANACREONTIQUES,

..... Et citharædus
Ridetur, chordâ qui semper oberrat eâdem. Hor. A. P.





ODES
ANACRÉONTIQUES,
LIVRE PREMIER.

ODE I.

Aux Amours & aux Graces.

VENEZ , Amours , venez monter ma Lire ;
Graces , daignés inspirer mes accords.

Je veux chanter l'Enfant qui sçut m'instruire ,
Et pour jamais m'enchaîner sur ces bords ;
Je veux chanter le Dieu qui pour Thémire
Bleissa mon cœur , qui toujours le déchire ,
Dont le flambeau me suivra chez les morts.

Venés , Amours , venés monter ma Lire ;
Graces , daignés inspirer mes accords.

E

Que dans mes vers la Tendresse soupire !
Doux Sentiment répans-y ces transports,
Cet intérêt qui plaît, émeut, attire :
Ce feu par qui tout brille, tout respire,
Tout s'embellit des charmes les plus forts.

Venés, Amours, venés monter ma Lire ;
Graces, daignés inspirer mes accords.

Que de mes chants tout ressent l'empire !
Coulés, mes vers, sans peine & sans efforts ;
Que la Beauté, l'Amour puissent vous lire,
Vous accorder la faveur d'un sourire !
Voilà mon prix : il vaut tous les trésors.

Venés, Amours, venés monter ma Lire ;
Graces, daignés inspirer mes accords.



O D E I I.

Le Sein de Lisette.

L'Enfant caressé par les Graces ,
Non Celui qu'on dit à la Cour
De Brionne suivre les traces ,
Mais l'Enfant semblable à l'Amour.

Lisette , qui naquit si belle ,
Se plaignoit cependant aux Dieux
Qu'il lui manquât , Rose nouvelle ,
Ce Bouton , délices des yeux.

Elle en verfoit , dit-on des larmes ,
Envain s'offroit elle au miroir :
Nulle promesse de ces charmes
Ne se faisoit appercevoir.

Quoi , disoit-elle avec colere ,
Je verrai ma petite Sœur
De cet attrait si nécessaire
Déjà posséder la faveur !

Et moi , moi qui suis son Aînée
De deux printemps , j'ai bien compté ,
Je n'offre à la vie étonnée . . .
Rien.... Dieux ! qu'est-ce que la beauté !

A ses plaintes l'Amour sensible
Des Cieux vole. . . divin Objet ,
Ne pleurez plus , tout m'est possible ,
Mon ouvrage sera parfait.

Soudain ses deux ailes brillantes
Couvent ce sein mouillé de pleurs ;
L'échauffent : leurs plumes brûlantes
Y dardent des feux créateurs.

L'Oiseau des mers le modele ,
Ainsi par un soin caressant
Enferme , anime sous son aile
Les fruits d'un amour innocent.

O prodiges qu'on voit éclore !
Lisette a deux boutons charmants ,
Que de sa main flatteuse , encore
Arrondit le Dieu des Amants.



ODE III.

Diogène & l'Amour.

LE farouche Diogène ,
De son tonneau m'agaçant ,
M'appelloit , en me disant :
Qu'ici la Raison t'amène ;
Je te fais Sage à l'instant.

L'Amour paraît , il m'invite
Sur des gazons enchanteurs
A jouir de ses douceurs.
Je fuis le tonneau bien vite ,
Et je vole au lit de fleurs.



O D E I V.

Le Stratagème de l'Amour,

ESCLAVE échapé de sa chaîne ,
Je croiois , libre pour jamais ,
N'avoir plus rien à craindre , Ismene ,
De l'Enfant qui lance des traits.

Ma raison s'étoit éclairée ;
Je ne voulois plus d'autres nœuds
Que ceux de l'Amitié sacrée :
Je ne voulois plus d'autres feux.

Près de vōus j'appellois sans cesse
Cette chaste Divinité ,
Qui rassemble avec la Tendresse
La Constance & la Vérité.

De l'azur du lambris céleste
Sort , & soudain vers moi descend
Une Beauté , jeune , modeste ,
Elle s'approche en rougissant ;

La paix , la candeur , l'innocence ,
Brilloient sur son front ingénu :
D'un voile léger , la Décence
Couvroit son sein à demi nu.

Autour de ses lèvres de roses
 Se jouoit l'enchanteur Souris ;
 Sur ses traces des fleurs écloses
 Exhaloient un parfum exquis.

Elle avoit l'air des Graces même ;
 Un flambeau brilloit dans sa main ;
 Tout sentoit son charme suprême ,
 Tout l'admiroit , l'aimoit enfin.

En un mot , c'étoit votre image ;
 Mêmes appas sans ornement :
 Même douceur dans le langage.
 Quel étoit mon aveuglement !

Je viens à ta voix , me dit-elle ,
 Je prétends regner sur ton cœur ;
 A l'Amitié qu'il soit fidele ,
 L'Amitié fera ton bonheur.

Quoi ! c'est vous , charmante Déesse !...
 A ces mots accourant soudain ,
 Elle m'embrasse , me caresse ,
 Me presse , hélas ! contre son sein.

Je m'écrie : ah ! que dans mon âme
 Tu vas répandre de douceurs !...
 Mais de quelle subite flâme
 Ai-je ressenti les ardeurs !...

Dois-je , Amitié sous ton empire
Eprouver cet emportement ? . . .
Dieux ! un trait perçant me déchire...
L'Amour blesse-t-il autrement !

Mais que vois-je ? ... des ailes naissent....
Un carquois... le charme est détruit !
Amitié , tes traits disparaissent. . . .
Ah ! c'est l'Amour qui m'a séduit !...

Oui, c'est l'Amour , répond le Traître,
En s'élevant d'un vol léger :
Esclave , reconnais ton Maître ,
Dans tes fers cours te r'engager.

D'Ismene adore envain les charmes ;
Un nœud cruel va te lier.
Si l'Amour fait couler tes larmes ,
L'Amitié peut les essuyer.



O D E V.

L'Artifice de l'Amour.

J'AvOIS l'âge du tendre Amour ,
Je n'avois point sa perfidie ;
Je le vois caresser un jour
L'émail riant de la prairie.

Du Papillon il avoit pris
Le vol & les ailes brillantes ,
Et toujours sous mon œil épris
Ramenait ses couleurs changeantes ;

L'admirer , vouloir m'en saisir,
Furent à peu près même chose ;
Il n'ignoroit point mon desir ;
L'Amour sçait les transports qu'il cause.

J'en suis maître... Dieux ! quelle erreur !
De ma main , qui le tient à peine ,
L'Amour s'élance dans mon cœur ;
Il y resta pour vous , Iûmene.



O D E V I.*L'Aveuglement Nécessaire.*

J'voyois Ismene infidèle,
Prête à former de nouveaux nœuds ;
Je la voyois toujours plus belle ,
Et j'en étois plus malheureux.

Au sein de la tristesse même
S'exhaloient mes vives douleurs.
De son bandeau l'Enfant suprême ;
L'Amour daigne secher mes pleurs.

Au lieu d'en essuyer mes larmes ,
Mets-le sur mes yeux , Dieu charmant ,
La cause , hélas ! de mes allarmes
Finit à mon aveuglement.



ODE VII.

La Préférence de l'Am ur.

LE Dieu qui regne en ces Retraites,
 Qui dans l'Art des Vers m'instruit,
 Hier apperçut mes tablettes ;
 A l'instant sa main s'en saisit.

D'une Reine que l'on revere
 Il y trouve le nom brillant ,
 Le nom aussi d'une Bergere ,
 Nom pour l'Amour bien plus touchant.

Malgré son éclat, de la Reine
 Il efface aussi-tôt le nom ,
 Ne laissant que celui d'Ismene ,
 Qu'il retoucha de son crayon.



O D E V I I I.

Les Rigueurs de l'Amour.

LE volage Habitant des airs,
Celui qui nourrit la verdure,
Et le Peuple muet des mers :
Tout reposoit dans la Nature.

Avec mollesse tout cédoit
Au charme séduisant des Songes ;
Partout le Sommeil répandoit ,
Ses pavots & ses doux mensonges ;

De son aile même il voiloit
Les beaux yeux de l'ingrate Ismene ;
Le seul Amour , l'Amour veilloit ,
Et c'étoit , hélas ! pour ma peine !



O D E I X.

Les deux Coupes.

J'E voulois oublier Ismene ,
Ce trop cher Tyran de mon cœur ;
J'implorois pour finir ma peine
Le Dieu, qui seul en est l'Auteur.

A mes yeux l'Amour se présente ,
Non tel qu'en ses portraits divins
L'expose la Grece sçavante ;
Deux Coupes étoient dans ses mains,

L'une, me dit l'Enfant suprême ,
Renferme des eaux du Léthé ;
Bois , aussi-tôt de ton cœur même
S'efface Ismene & sa beauté.

De la tendresse la plus pure
L'autre contient le filtre heureux ,
Mais il irrite ma blessure ,
Et me prête de nouveaux feux.

Ah ! qu'un si doux poison m'enflâme ;
Dut-il cent fois me consumer !
Qu'Ismene déchire mon âme !
Amour , je ne puis trop l'aimer.



O D E X.

*L'Emportement de la Tendresse
imité de Catulle.*

VIVONS pour nous aimer , ô ma chere Lesbie ;
Que cet unique soin remplisse nos deux cœurs !
Vivons pour nous aimer ; qu'Amour de notre vie
Marque tous les momens par autant de faveurs !

Laissons sur nos plaisirs murmurer le vieil âge ;
Que ses discours chagrins ne troublent point nos Jeux ;
Ne songeons qu'à jouir ; la rai on la plus sage
Est l'art de profiter d'un temps si précieux.

Le plus beau jour succede à la nuit la plus sombre.
L'Hiver & le Printems renaissent tour à tour ,
Mais sur nos yeux la Mort étend-elle son ombre
A cette nuit envain nous demandons le jour.

Employons donc ce temps ; que la jalouse Aurore,
Qui me voit te donner mille baisers de feu ,
Laisse à la nuit le soin d'en compter plus encore.
Je me plaindrai toujours de t'en donner trop peu.

ANACREONTIQUES. 107

Que ces baisers charmans comptés par les Dieux même ;
En faisant leur envie , enflamment mes desirs :
Ou plutôt, que témoins de mon bonheur extrême,
Ils ne puissent fixer un terme à nos plaisirs !



O D E X I.*La Précaution inutile.*

UN superbe Enfant de la Terre ,
Un Chêne aux longs rameaux , au front audacieux ,
Qui sembloit supporter le lourd fardeau des Cieux ,
Vouloit se préserver des carreaux du tonnerre.

Une jeune Divinité ,
Aglæ dont Venus n'est qu'une faible image ;
Aglæ vient s'asseoir sous son épais ombrage ;
L'Arbre en s'applaudissant couronne sa beauté.

Il ose alors braver la foudre.
Arbre trop imprudent , le Souverain des Dieux
En faveur d'Aglæ , désarmé par ses yeux ,
Ne mettra point ta cime & ton orgueil en poudre.

Du feu du celeste Séjour ,
Du feu de Jupiter tu n'auras pas à craindre :
Mais quel est ton destin ! mille fois plus à plaindre ,
Tu seras consumé par les feux de l'Amour !

E [*Tu seras consumé*] Il n'est pas inutile d'observer que cette Ode ainsi que la suivante est presque traduite de l'italien. On remarquera encore que cette majuscule **E** désigne les notes des Editeurs , & **A**, quand on la trouvera , celles de l'Auteur.

ODE XII.

La Perfidie de l'Amour.

LES cheveux d'Amarillis
Sur un col plus blanc que lis
Forment cent boucles caressantes,
Au lieu d'un or inconstant
L'ébene le plus luisant
Brunit ses tresses ondoiantes.

La Rose avec son éclat,
Dans son plus vif incarnat
Rougit sur sa joue innocente ;
Sur ses lèvres deux rubis
Appellent le doux souris,
Et la volupté ravissante.

Du moment que je la vis ;
Je fus troublé , je souffris ;
Le repos fuit loin de mon âme,
L'Amour n'a point allumé ,
Dans ce cœur au mien fermé
Une étincelle de sa flâme.

Je m'engageai sans retour.
On me disoit que l'Amour
Ne causoit jamais de tristesse ;
On me disoit que ses feux

Produisoient les Ris , les Jeux,
Qu'il étoit fils d'une Déesse.

Lui ! sorti d'un sang divin !
O mer ! conçu dans ton sein ,
Le plus dur rocher fut son pere !
Parmi les flots en couroux ,
Il a roulé jusqu'à nous ,
Et nous apporta leur colere.

Le Perfide est séduisant :
Il prend le ton caressant ,
Toutes les graces de l'Enfance ;
Le Cruel trompant ma foi ,
En se jouant avec moi
Me ravit un cœur sans défense.

Quels coups mon ame reçoit !
Il me fait signe du doigt
Que je me taise , ou que je craigne :...
Petit serpent , vrai dragon ,
D'enfer le plus noir démon !
Que ma plainte hélas ! se contraigne !

Eh ! ne sçais-tu pas les maux ,
Les chagrins toujours nouveaux
Que j'ai soufferts à ton service ?
Et tu veux , lorsque ta main
De cent traits perce mon sein ,
Que ma bouche encor t'applaudisse !

Fin du premier Livre.



O D E S
ANACRÉONTIQUES;
LIVRE SECOND.

O D E I.

L'Entreprise inutile.

J'AILOIS chanter le tumulte des armes,
Les Conquérans, les Rois, les Dieux enfin!
Quand tout à coup, voici l'Enfant malin
Qui vient à moi sans bandeau, tout en larmes,
Pour m'empêcher dans ce noble dessein;
Rien il n'obmet, reproche, mignardise,
Tout ce qui peut tenter; mais vainement.
Amour n'étoit mon Maître en ce moment.
Je poursuivois mon heureuse entreprise.
Il me promit un Pigeon de Cipris,

Un de Ceux là qu'à son Char elle attèle.
Graces vous rends de votre Colombelle ,
Lui dis-je , Amour , & n'en veux à ce prix :
Il me promet un baïser de sa Reine :
Je l'écoutai , mais j'écrivois toujours.
Il me promet un regard d'Erixene.
Je ne veux plus chanter que les Amours.



ODE II.

l'Origine du Souris.

Dé la beauté , la Nature
Vous avoit fait le don charmant ;
De l'Art l'heureuse imposture
Y vint ajouter l'agrément.

Près de vous belle Erixene,
L'Amour s'empresse d'accourir :
Il voit , non sans quelque peine,
Qu'il n'a plus rien à vous offrir.

L'Amour a tant de puissance !
Il rêve un moment , & soudain
Le doux souris prend naissance
Sur votre bouche de carmin.



O D E I I I.

L'Amour & le Poëte.

L'A..Tu veux rentrer dans l'amoureuse chaîne,
Toi qui voulois briser mes fers ?

Le P. . . . Ah ! que je sois l'Esclave d'Erixene,
A ce prix ils me sont trop chers !

L'A. . . . Tu me connais : tu sçais que les allarmes
Se mêlent aux tendres soupirs.

Le P. . . . Réserve moi les chagrins & les larmes,
Et qu'Erixene ait les plaisirs !



ODE IV.

Le Pouvoir du Baïser.

ABREUVÉ du poison des mortelles allarmes ,
Panché sur le tombeau , qui recueilloit mes larmes ,
Déjà l'af freux trépas fermoit mon œil mourant ;
Déjà des traits remplis de charmes
S'envoloient d'un cœur expirant.

Le seul Consolateur qu'en mes maux jereclame ,
Ce Dieu qui m'embrasa de sa plus vive flamme ,
Qui fit couler mes pleurs , & qui les essuyoit ,
Pour jamais sortoit de mon ame ,
Pour jamais l'Amour me fuyoit.

D'une bouche de rose , où ma bouche ravie
Goûte le doux Nectar , la plus pure Ambrosie
Erixene me donne un baïser enchanteur.
Soudain je retourne à la vie ,
Et l'Amour rentre dans mon cœur.



O D E V.

Le Premier des Maîtres.

DE la Beauté que j'adore
Je sçais chanter les rigueurs ;
Je sçais chanter mieux encore
Ses attraits , & ses faveurs.

Quelquesfois du tendre Ovide
Je touche le Luth galant.
J'ai même osé d'Euripide
Prendre le poignard sanglant.

Ces talents dont , moins timide ,
Je pourrois vanter le prix ,
Que sans le secours d'un Guide
Je parais avoir appris.

Qui me les a fait connaître ,
Les enseigner à mon tour ?
Eh ! mes amis , j'eus un Maître.
Comptez-vous pour rien l'Amour ?



O D E VI.

ODE VI.

L'Amour Laboureur.

LAs de s'entendre nommer traître ;
Ravisseur , tyran , assassin
Amour , un jour , résolut d'être
Le Bienfaiteur du Genre-humain ,

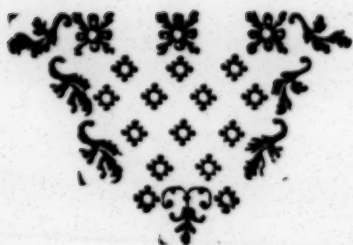
Le voilà qui de Triptolème
Devenu l'heureux Successeur ,
Dépouille sa fierté suprême
Pour se changer en Laboureur.

Soudain en charue est tournée
La flèche de cet Enchanteur ;
Au sein de la Terre étonnée
Il fait entrer le soc vainqueur.

Déjà d'une main bienfaisante
Il répand les dons de Cérès ;
De cette sémence abondante
Quels sont les merveilleux effets :

Le Souci naît avec la Rose
Dans les Champs du Fils de Cipris ;
A moissonner on se dispose :
Mais on cueille plus de Soucis.

Ah ! renonce à l'Agriculture ;
Amour, suis ton penchant fatal ;
Envain tu forces ta nature ,
Tu ne peux faire que le mal.



ODE VII.

L'Art de Vivre.

POUR adoucir les noirs ennuis
 Attachés à notre existence ,
 Et cueillir quelques tristes fruits
 Sur cette Terre de souffrance.

Pour oublier le faible Ami ,
 L'Ennemi toujours redoutable ,
 L'Envieux toujours plus aigri ,
 L'Ingrat cent fois plus détestable.

Pour mêler au malheur humain
 Un rayon du bonheur suprême ,
 Pour supporter la vie enfin ,
 Ce que je fais , Aristote ? J'aime.



ODE VIII.

*L'Aigle de Jupiter, & la Colombe
de Venus.*

L'A. **O**U vas-tu l'Ornement des Colombes fidelles?

La C. Où vas-tu Favori du Souverain des Cieux?

L'A. Je vole aux pieds du Roi des Dieux.

La C. Je cours chez la Reine des Belles.

L'A. Connais-tu l'immortel Séjour ?

La C. Connais-tu les Bois d'Idalie ?

L'A. Jupiter de sa main me donne l'Ambrosie.

La C. Je me nourris de fleurs que me choisit l'Amour.

L'A. A S'élever aux Cieux mon aile se dispose.

La C. La mienne redemande un Mirthe qui m'est cher.

L'A. Je porte un foudre à Jupiter.

La C. Je porte à Vénus une Rose.



ODE IX.

Les deux Enfants de Vénus.

MA Divinité , Vénus même ,
Aisément je la reconnus ,
Vénus est la Beauté Suprême :
Qui peut ressembler à Vénus ?

La Déesse enfin que j'adore
Sur ces Bords argente son Char :
Elle rend les parfums à Flore ,
Et l'embellit d'un seul regard.

Tu vois ces Enfants, me dit-elle ;
Qui solâtrent à mes côtés ,
Dont la tendresse mutuelle
Entretient l'âge & les beautés.

C'est un don que je viens te faire ;
Tous deux pour moi vont t'enflammer.
L'un t'enseignera l'Art de plaire ,
L'autre t'apprendra l'Art d'aimer....

Ah ! d'une ame reconnaissante
J'accepte le Couple flatteur ,
Vénus , leur union charmante
Mettra le comble à mon bonheur....

Si ton inconstance, ô Déesse,
Me devoit ravir un des deux.
Du moins, que ta bonté me laisse
L'Enfant qui sçait rendre amoureux.



O D E X.

La Loterie de l'Amour.

ON nous peint l'Amour Enfant ;
Il a l'esprit de son âge :
Dans ses desirs peu constant ,
Et dans ses plaisirs volage.

Ce Dieu , pour changer ses jeux
Invente une Loterie ;
Tout y séduisoit les yeux ,
Le cœur , tout faisoit envie.

C'étoient Lots des plus brillants ,
Ces Traits qu'on n'évite gueres ,
Ces Feux si vifs , si brûlants ,
Et ces Ailes si legeres.

J'osai prendre deux billets ,
L'un pour Life qui de Flore
A la fraîcheur , les attrait ;
L'autre pour moi qui l'adore.

J'éprouvai , Dieux ! en ce jour ,
Que vos faveurs sont cruelles.
J'eus le flambeau de l'Amour ,
Mais Life , hélas ! eut ses ailes.



O D E X I.

L'Amour piqué par une Abeille.

Imité de Théocrite & d'Anacréon.

A Mour voit un rayon de miel ,
Il y porte une main avide ;
Quand de son aiguillon cruel
Le pique une Abeille perfide.

Il en gémit , & de ses pleurs
La Terre avec plaisir s'arrose ;
Que c'étoit peu de ses douleurs ,
Au prix de celles qu'il nous cause !

Vénus accourt , vole à ses cris ,
D'une Mere elle a les allarmes.
Je suis blessé , lui dit son Fils ,
Et vous voyez couler mes larmes !

Un aussi petit Animal ,
Poursuit-il , en montrant l'Abeille ;
Peut-il causer autant de mal ?
Expliquez-moi cette merveille.

ANACREONTIQUES. 125

Ote ton bandeau de tes yeux ,
Dit Vénus , & vois ton Image :
Quoique le plus petit des Dieux ,
C'est Toi qui blesses davantage.



O D E X I I.*Le Pouvoir de l'Amour*

SÇAVEZ - vous pourquoi mes Ecrits
Respirent la douce mollesse ,
Et du Sentiment embellis ,
Exhalent l'amoureuse ivresse ?

Sçavez-vous pourquoi mes accords
A Cythérée ont paru plaire ,
Et sont échauffés des transports
Du Fils ainsi que de la Mere ?

C'est au plus puissant Enchanteur
Au Dieu qui commande aux Dieux mêmes;
C'est à l'Amour , mon Bienfaiteur
Que je dois ces talents suprêmes.

Un jour , il vint m'ôter mon cœur ,
Mit à la place un cœur de flamme ,
Qui se nourrit de son ardeur ;
Que dis-je ! il m'a donné son ame,

Fin du second Livre.



ODES
ANACRÉONTIQUES,
LIVRE TROISIEME.

ODE I.

Le Courtisan désabusé.

REVENEZ Amours Enchanteurs ,
Revenez Graces que j'adore ;
Que de vos couronnes de fleurs
Mon jeune front se pare encore.

Loin d'ici prestiges de Cour ,
Ambition , Grandeur trop vaine ;
Pour jamais aux pieds de l'Amour
La Raison même me ramène.

Aux Jeux , aux Bocages rendu ;
Je vais reprendre enfin ma lire ;
Et par un hommage assidu
Mériter que Vénus m'inspire.

Je la vois de son doux souris
Enhardir ma Muse timide ;
Je serai sûr de plaire au Fils ,
Si la Mere à mes chants préside.

Liberté , qui fuis loin des Rois,
A Paphos reviens me conduire.
S'il me faut recevoir des loix,
Que ce ne soit que de Zémire-

Revenez Amours Enchanteurs ;
Revenez Graces que j'adore ;
Que de vos couronnes de fleurs
Mon jeune front se pare encore.



O D E I I.

Les Plaisirs de la tendresse.

FATIGUÉ des chagrins qu'on éprouve en aimant,
Las de porter des fers qu'appesantit Zémire,
Je reclus le Dieu, l'Auteur de mon tourment,
Contre le trait qui me déchire.

L'Amour vole à ma voix. Sensible à ta douleur,
Me dit ce Dieu, j'accours terminer ta souffrance;
Zémire avec ce trait va sortir de ton cœur,
Et te rendre à l'indifférence. . . .

Arrête, garde toi, cher Dieu, de me guérir.
Ma raison se plaignoit, tu ne dois pas l'entendre.
De l'excès de mes maux, j'aime encor mieux mourir
Que de vivre sans un cœur tendre.



O D E I I I.*L'Ecolier Maître.*

DE sa beauté seule parée,
Et tenant par la main son Fils,
Telle, l'autre jour, Cithérée
S'offrit à mes regards surpris-

L'Enfant ressembloit à la Mere ;
Aussi beau , non moins dangereux ;
Pour mieux tromper un cœur sincère ;
L'Hypocrite baissoit les yeux.

Cupidon , qu'ici je t'amene,
Me dit Vénus , voudroit rimer ;
Il n'est rien que l'Amour n'apprenne :
Dans cet art daigne le former.

Me voilà tout prêt à l'instruire,
A l'enflammer de ce beau feu ,
Par qui les Maîtres de la Lire
De Phœbus obtiennent l'aveu.

Mais Amour , bien loin de m'entendre,
Ne fait que me parler d'Eglé ;
Hélas ! que lui pouvois-je apprendre !
A ce nom mon cœur fut troublé.

ANACREONTIQUES. 131

Le dirai-je ? bientôt j'oublie
Les neufs Muses , tout l'Helicon ;
D'Eglé mon ame étoit remplie ,
Je ne redis plus que ce nom.

C'étoit-là que le petit Traître
M'attendoit pour m'humilier.
Cupidon enfin est le Maître ,
A mon tour je suis l'Ecolier.



O D E I V.

La plus Belle Fleur.

CLORIS , un bouquet à la main ;
Accourt , rougit , son trouble augmente ;
De ces fleurs choisislés soudain ,
Me dit la Bergere charmante.

Sur la Rose de son beau teint
J'imprime un baiser téméraire.
Dans son dépit , peut-être feint ,
Je vois la plus vive colere.

J'en gémis... pourquoi ces rigueurs
Contre l'Amant le plus fidele ?
Tu viens me présenter des fleurs ,
Cloris , j'ai choisi la plus belle.



ODE V.

Les Yeux d'Eucharis.

DE ses richesses le Printemps
A peine couronnoit ces Rives ;
A peine dans nos Bois naissants
Rentroient les Driades craintives.

Unique objet de tous mes vœux ,
Des Graces , des Amours suivie ,
Eucharis parcouroit ces lieux ,
Ils fixoient son ame attendrie.

Voyez , disoit cette Beauté ,
En souriant à la verdure ,
Quelle heureuse variété
Nous offre déjà la Nature ! . . .

Eh ! devons-nous être surpris
Que la Nature soit si belle ?
Tu viens , ma charmante Eucharis ,
De lever tes beaux yeux sur elle.



O D E V I.

L'Espoir & l'Amour.

DEUX Enfants semoient tour à tour
Les fleurs , les plaisirs sur ma vie ;
Le doux Espoir , le tendre Amour
Tout deux m'enchainoient à Délic.

Quand l'un faisoit couler mes pleurs,
Et me plongeoit dans les allarmes ,
L'autre adouciſſoit mes douleurs ,
Et venoit essuyer mes larmes.

Celui que j'avois préféré ,
Quoiqu'il eut un front hypocrite ;
L'aveugle Enfant s'est retiré ,
Et mon cœur s'envole à sa suite !

L'Espoir , qui veut me soulager ,
Promet de payer ma constance.
Eh ! peut-il me dédommager
Des plaisirs de la jouissance ?



ODE VII.

L'Erreur Pardonnable.

UNE Abeille , d'Amour chérie ,
Du Jasmin , de l'Œillet , du Lis
Va sucer la douce Ambrosie
Sur les levres d'Amarillis.

La Bergere aussitôt s'écrie ;
Et veut lui donner le trépas. . . .
A l'Abeille laissez la vie,
Dis je , & ne la punissez pas.

Bergere , en faveur de la cause
Pardonnez-lui votre douleur ;
Elle vous prend pour une Rose ;
Qui n'eut partagé son erreur ?



O D E V I I I.

L'Heureux Echange.

LA Raïson , & l'Amour tous deux
M'accabloient de peines sans nombre ;
D'Argus l'une avoit les cent yeux ,
L'autre un bandeau toujours plus sombre.

Je demandois avec transport
Que le Ciel m'ôtât ma tendresse ,
Ou que son pouvoir mit d'accord
Et mes plaisirs , & ma sagesse.

Le Ciel m'exauce dans ce jour :
Il donne à la Raïson severe
Le bandeau du charmant Amour
Qui voit à son tour la lumiere.



ODE IX.

Le Triomphe de Célie.

Imité de Prior.

COUCHÉ sous un ombrage frais ,
Libre de mes chaînes brillantes ,
J'eusse défié les attraits
Des Beautés les plus séduisantes.

Je me disois : qu'est-ce qu'aimer !
Quei songe ! & qu'il est peu durable !
Si l'erreur doit nous enflammer ,
Dumoins , qu'elle soit raisonnable.

Vénus m'entend. Il aimera ,
Dit la Déesse , & sur mes traces
L'Amour lui même volera . . .
Mon Fils , fais lui voir les trois Graces.

Non ma Mere , interromp l'Amour ,
Pour qu'un nœud éternel le lie ,
Et qu'il brûle plus chaque jour ,
Montrons lui seulement Célie.



O D E X.

Les Chaînes de l'Amour.

AVEC des nœuds où brilloit la parure
Dont Flore embellit nos Jardins ,
Le Dieu puissant qui régit la Nature
Court vers moi , je lui tends les mains.

Aimable Enfant, viens , que l'Amour m'enchaîne !
Je vole au devant de ces fleurs ;
Viens , à l'Amour on se soumet sans peine. . . .
Que ces liens sont enchanteurs !

Je m'applaudis d'une chaîne si belle ,
Et je resserre encor mes nœuds...
Bientôt je sens une douleur mortelle ,
Tout le poids d'un joug odieux ! ...

D'où nait hélas ! ce changement rapide ?
Je veux sçavoir... Dieux immortels !
Qu'ai-je apperçu ! .. sous les fleurs , le Perfide
Avoit caché les fers cruels !



ODE XI.

Les Bienfaits de l'Amour.

*à Mde. ** Religieuse.*

NON , Vesta sur ce front d'ivoire
N'a point mis son triste bandeau ;
Cet Enfant dont tu fais la gloire
A voilé seul un front si beau.

De son bandeau même les Graces
Ont pris plaisir à te parer ;
Lui - même volant sur tes traces ,
De son flambeau veut t'éclairer.

Quelquefois d'une main légère ;
Ou d'un coup d'aile aussi malin ,
Il souleve ta Guimpe austère ,
Et sourit aux lis de ton sein.

C'est sa gourmandise hardie
Qui ravit au cher Directeur
Ces conserves , dont l'ame pie
A tant regretté la douceur.

Sous vingt images plus riantes
De tes yeux il flate l'erreur ;
Par vingt routes plus séduisantes
Il fait se glisser en ton cœur.

Sous les traits de la sœur Ursule
Il te prodigue tous ses soins ;
Il t'admire dans ta Cellule ,
Quand tu crois être sans témoins.

Tantôt de la Rose nouvelle
Il t'offre les vives couleurs ;
Tantôt, Papillon infidelle
Il voltige de fleurs en fleurs.

Il est ce Ver-vert qui t'enchanté ,
Qui dort sur la boîte aux Agnus ;
Dans cette Crèche si galante ,
Tu le prends pour l'Enfant Jésus.

Beau Pigeon qui te fait envie ,
En roucoulant le doux plaisir ,
Comme sa Colombe chérie ,
De son aile il vient te couvrir.

Bonbon d'une faveur exquise,
Charme d'un palais amoureux ,
Il délecte la friandise
De ton estomach bienheureux.

Pur Moka , celeſte breuvage ,
 Tu l'avales pieuſement ;
 Fin perdreau , ſucculent potage ,
 Tu le digeres ſaintement.

Quand tu crois tenir ton Roſaire ,
 Tu portes ſes Traits enchanteurs ;
 Quand tu reprens ton Scapulaire ,
 Tu reprens ſes Liens vainqueurs.

Sur ton teint il répand ces roſes ,
 Dont il irrite la pudeur ;
 C'eſt dans ſes bras que tu reposes ,
 Que s'endort ta douce langueur.

A cette agréable molleſſe
 Le devoir ravit il tes ſens ;
 L'Amour en gémit de triſteſſe ,
 Il ſoutient tes pas nonchalans.

Il étend ſur toi ſes deux ailes ,
 A Matines gronde tout bas ,
 Revient par des faveurs nouvelles
 Te réchauffer entre ſes bras.

Bien-tôt il rappelle les Songes ,
 De ton reveil épouvantés ;
 Bien-tôt a leurs rians menſonges
 Sont rendus tes ſens enchantés.

Dans cette sainte nonchalance
Il se plaît à les voir charmés ;
Tes yeux conservent leur puissance ;
Quoique sa main les ait fermés.

Lui-même arrange ta Toilette ,
Là-dessus serois-je indiscret ?
Grace aux vers d'un certain Poëte ,
Des Couvens on fait le secret.

L'Amour sur son aile brillante
Soitient ce modeste Miroir ,
Où ta beauté fraîche & naissante
A son reveil court se revoir.

Il s'applaudit à tant de charmes ;
Qu'un dévor sommeil a nourris ;
Il reprend de nouvelles armes
Dans tes beaux yeux plus attendris.

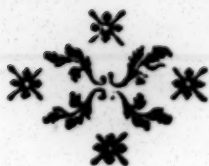
Par une flatteuse imposture ,
Il substitue à ton Cordon
Cette séduisante Ceinture ,
De Vénus le précieux don.

Il prête à ta Guimpe sacrée
Un air , un goût de volupté ,
Une grace enfin ignorée
De la plus mondaine Beauté.

Au gré de son souffle volage
 Ton voile flotte abandonné :
 Ce voile , leur galant ouvrage ,
 Est des Graces environné.

Sur les traces de ton passage
 De fleurs la Terre s'embellit ;
 Et l'azur d'un jour sans nuage
 A tes chastes regards sourit.

Dieux ! que mes vœux trouvent d'obstacles ?
 Je me suis tû jusqu'à ce jour.
 L'Amour pour toi fait cent miracles.
 Ne feras-tu rien pour l'Amour ?



O D E X I I.

Le Plaisir.

JE tenois à la main
Une Rose nouvelle ;
J'admirois de son sein
La beauté naturelle ,
L'innocente rougeur
Dont elle se colore ,
La brillante fraîcheur
Qu'elle doit à l'Aurore.

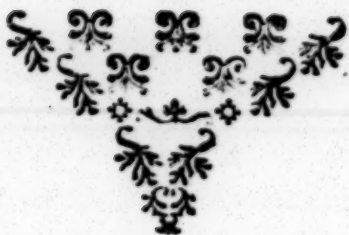
Tout à coup ses couleurs
S'alterent & s'effacent ;
Ses attraits enchanteurs ,
Ainsi que l'ombre passent :
Je la relève envain ;
Sur sa tige panchée ,
La Rose tombe enfin ,
Et périt desséchée.

La Raison vient ; me dit :
Hélas ! tu vois l'image
Du plaisir qui séduit ,
Et trompe le bel âge.
L'Impositeur qui te plaît
Ainsi perd son empire :
Le même instant qu'il naît ;
Est l'instant qu'il expire.

ANACREONTIQUES. 145.

Il est vrai , le Plaisir
A la Rose est semblable ;
Un moment voit finir
Son regne peu durable ;
Mais, Raison , ce moment
Est si cher à notre âme !
Son souvenir charmant
Dure encore & m'enflâme.

Fin du troisieme Livre.





ODES
¹
ANACRÉONTIQUES,
LIVRE QUATRIEME.

ODE I.

Le Don Précieux.

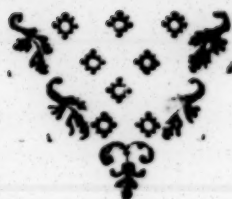
L'OBJET de mon culte fidele,
Vénus, dans son éclat divin,
S'offre a mes yeux toujours plus belle ;
Et tenant trois Pinceaux en main.

Je viens, me dit cette Déesse,
Avec son sourire enchanteur,
M'aquitter envers la Tendresse ;
Je lui dois tes vers & ton cœur.

ANACREONTIQUES. 147

Les crayons de ton premier age
S'essayerent sur mes Tableaux ;
Soit donc payé de ton hommage ;
Et choisis de ces trois Pinceaux.

L'un peint la Guerre , & les Allarmes ;
Celui-ci les Rois & leur Cour ,
Le dernier l'Amour & ses charmes ;
Je pris le Pinceau de l'Amour.



O D E I I.

L'Amant Conflant.

A Peine ta Beauté s'élevoit du Berceau ;
Comme la Fille de l'Aurore,
Comme la Rose en son éclat nouveau ,
A peine tu venois d'éclore :
A tes regards naissans je montrai le flambeau
Du Dieu vainqueur que dans tes yeux j'adore ;
Dès ce premier moment il m'enflamma pour Toi ,
Dès ce premier moment je t'engageai ma foi.

Sous l'aile de l'Amour , Chloé , tu t'embellis ;
Je vis croître , augmenter tes charmes ;
Ton Bienfaiteur avec un doux souris
Dans tes mains vint mettre ses armes ;
Tu parus , tu fixas tous les cœurs attendris ;
Tu m'inspiras de secretes allarmes ;
Mes yeux ne virent plus, Chloé, que tes attraits ;
Je t'aimai , de l'Amour je sentis tous les traits.

Plus séduisante encor , le Talent aujourd'hui
Fixe ton printems & tes graces ,

ANACREONTIQUES. 149

Le Temps n'efface , & n'emporte avec lui
Que l'Image de tes disgrâces ,
Il te laisse ton cœur , du mien le ferme appui ,
Tous les Amours attachés à tes traces ,
Par ton goût enchanteur tous les Arts caressés ;
Je t'aime toujours plus , puis-je t'aimer assés ?

Par une loi fatale imposée aux humains ;
Des ans les outrages perfides
S'étendront-ils sur tes attraits divins :
Je ne changerai point de Guides ,
Les Amours à tes pieds régleront mes destins ;
Sous mes baisers j'effacerai tes rides ,
Plus que jamais tes nœuds me tiendront arrêté ;
Ton Amant dans ton cœur reverra ta beauté.

La Mort, Dieux! quelle image accable mes esprits !
Te raviroit à ma tendresse !
Tes yeux , Chloé , des ombres obscurcis ,
Aux miens se rouvroient sans cesse !
Dans tes restes sacrés par le Trépas flétris ,
J'adorerois ma divine Maîtresse ;
A ta Tombe j'irois comme aux pieds d'un Autel
Te porter les tribus d'un amour immortel.

Quai-je dit ? dois-je ouvrir le Tombeau sous tes pas ?
Avant Toi je perdrai la vie ,

Mais mon ardeur , Chloé , ne mourra pas ;
Eh ! peut elle m'être ravie ?
De ses flammes , l'Amour vainqueur de mon trépas ;
Réchauffera ma cendre refroidie ;
Oui dans l'Urne funebre un feu pur & constant
Viendra brûler encor le cœur de ton Amant.



O D E I I I.

L'Oiseau Oïseleur.

LE Fils de la belle Erycine ,
Sous les traits d'un Oiseau charmant
Alloit d'une aile libertine
De Myrte en Myrte voltigeant ;

L'argent & l'or de son plumage ,
Son col rayonnant de rubis ,
Effaçoient le brillant nuage
Ou se peint l'Echarpe d'Iris.

Un jeune Enfant le voit , l'admire ;
Et bien-tôt il veut s'en saisir.
De cet Enfant devons-nous rire ?
Nous aurions eu même desir.

Voilà que d'une main traitresse
Avec un sourire vainqueur ,
Tout fier de son heureuse adresse ,
Il tend le piège séducteur.

Flatté par la riante image
Qu'à ses yeux l'avenir offroit ,
Il méditoit déjà la cage
Qu'au Prisonnier il donneroit.

Amour, loin d'avoir quelque crainte;
Au-devant de lui voltigeoit,
Et s'amusant de cette feinte
Effleuroit les bords du Filet.

Certain Vieillard par aventure
Vient à passer en ce séjour :
Bien-tôt à travers l'imposture,
Il a su démêler l'Amour.

Eh ! mon Fils , que prétends-tu faire,
Dir le Vieillard ? vois ton erreur :
Cet Oiseau des autres diffère ,
Car c'est Lui qui prend l'Oiseleur.



ODE IV.

Le Teint de Silvie.

BORÉE , aux ailes menaçantes ,
Du fond de ses tristes Climats ,
Sur Flore , & ses Filles naissantes ,
Avoit appelé les Frimats.

Le Lis , la Rose ouverte à peine
Etoient flétris dans leur bouton ,
Jusques à l'humble Marjolaine
Qu'envain protegeoit le Gazon.

Cette Beauté simple , ingénue ,
Qui ne se pare que de fleurs ,
Silvie , à ce Spectacle émue ,
Gémit , & dit avec des pleurs :

Ciel! mon esperance est trahie !
L'empire de Flore est éteint! . . .
Eh ! comptes-tu pour rien , Silvie ,
Les fleurs qui brillent sur ton teint :



O D E V.*Le Bonheur,*

JE cherchois ce Trésor caché
Que n'a pu découvrir le Sage,
Et qui toujours plus recherché,
Toujours échappe davantage !

Je voulois trouver le Bonheur.
Je cours chez l'aveugle Déesse ;
De ses dons heureux Possesseur,
Hélas ! je desire sans cesse.

A l'Ambition j'ai recours ,
J'obtiens une place éclatante ;
Cependant le Bonheur toujours
Fuyoit mon ame mécontente.

Des Arts j'attens ce bien flatteur ,
Ils daignent conduire ma plume.
L'esprit ne remplit point le cœur ,
Et bien-tôt l'ennui me consume.

Je traite l'objet de mes vœux
De songe vain , de faux Système.
Le tendre Amour s'offre à mes yeux.
Je connus le Bonheur Suprême.



ODE VI.

Le Baïser Justifié.

Imité de Congreve.

QUOI ! pour un seul baïser ravi
A votre sagesse rebelle ,
Ce doux plaisir seroit suivi
De la peine la plus cruelle !

Mes yeux auroient à regretter
Les charmes de votre présence !
Qui peut enfin vous irriter ,
Zélie ? eh ! quelle est mon offense ?

Dans nos Jardins voyez errer
Le Papillon , la jeune Abeille ,
De baïfers sans nombre effleurer
La Rose brillante & vermeille.

Ces baïfers n'ont point enlevé
Les appas de la fleur naissante ;
La Rose a toujours conservé
Sa fraîcheur vive & séduisante ;

Avec moins de sévérité ,
Regardez mon bonheur , Zélie ,
Loin de vous avoir rien couté
Il vous a peut-être embellie.



O D E V I I.

L'Amour préféré.

FRAPPÉ de la Grandeur Suprême,
De son appareil imposant,
Je vois la Fortune elle même
Qui m'élève un Trone éclatant.

Porté dans un Bois solitaire
Par de moins brillantes Erreurs ,
Je vois l'Amour sur la Fougere ,
Qui me prépare un Lit de fleurs.

Mon Eucharis vient à paraître
Avec l'heureuse Illusion ,
Ce charme que ses yeux font naître ;
Je courus au Lit de gazon.



O D E V I I I.

La Vraie Logique.

POURQUOI , me dit certain Pédant
Qui , l'Apôtre du Syllogisme ,
N'a jamais d'un Objet charmant
Reffenti l'heureux despotisme ;

Pourquoi , lorsqu'une Enfant, Lizon
S'évapore en vains bavardages ,
Lui donnez vous toujours raison ,
Aux dépens de nous autres Sages ?

Vous lui soumettez votre ton
D'une complaisance servile !
Ce seroit le *Divin* Platon ,
Vous ne seriez pas plus docile ! .. ?

Quel est donc , mon pauvre Docteur ;
Le fruit de ton sçavoir unique ?
De deux beaux yeux , Maîtres du cœur ;
Tu ne connais pas la Logique ?



ODE IX.

Le Meilleur des Livres.

CES Pédagogues si connus
De la faible Raïson humaine ,
Qui pour l'égarer encor plus
Se sont donné bien de la peine ;

Socrate , Aristote , Platon ,
Pascal , & son Ami Nicole
M'offrent une riche moisson
Des sçavants travaux de l'Ecole.

Je lis : *Traité des Passions.*
L' Art curieux de se connaître.
L'Homme parfait. Réflexions
Sur la nature de notre être.

Le Poëte qui sçait charmer ,
Et le seul Maître qu'on doit suivre ;
M'apporte à son tour *l'Art d'aimer.*
Oh ! je ne veux point d'autre Livre.



O D E X.*L'Aveu de l'Amour.*

TENDRE Amant d'un sexe Senchanteur ;
Du nôtre le Despote aimable ,
De son pouvoir inexprimable
Mes chants célébroient la douceur.

Je disois , qu'épris de ses charmes ,
J'aurois comme un nouveau Paris
Pour un baiser , pour un souris ,
Mis toute la Terre en allarmes.

Je traitois de songe & d'erreur
Plutus , la Grandeur , la Victoire ,
Et tous mes Combats & ma Gloire
Tendoient à vaincre un jeune cœur.

Apollon , Diane , Minerve ,
Dans les Cieux on m'avoit admis ,
Ne furent point de mon avis ,
Ils me blamerent sans réserve.

ANACREONTIQUES. 161

Enfin de la celeste Cour
Les autres Voix me condamnerent ,
Tous les Dieux me désavouerent ,
Tous les Dieux : j'eus pour moi l'Amour;



O D E X I.*Le Choix Raisonnable.*

C'EST l'Amour qui me fait écrire ;
C'est l'Amour qui me fait parler ;
Lui-même il a monté ma Lire ,
De ses dons il vient me combler.

L'autre jour cet aimable Maître ,
Avec un sourire charmant
Me dit : Je voudrois reconnaître
Ton zèle , & ton attachement.

Choisis de mon aile volage ,
Ou de mon flambeau radieux ;
Que mon carquois soit ton partage ;
Ou mets mon bandeau sur tes yeux.

Garde Amour ton aile légère ;
Ah ! loin de vouloir voltiger ,
Qu'un nouveau nœud à ma Glicere ,
S'il se peut , vienne m'engager !

Ton flambeau me seroit contraire ,
Doit-on éclairer le plaisir ?
Vû de trop près , il fait moins plaire ;
Et satisfait moins le desir.

ANACREONTIQUES. 163

De ton carquois ferois-je usage ?
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
Glicere accepte mon hommage ,
Je n'ai plus de cœurs à blesser.

Mais si l'erreur est nécessaire ,
S'il faut écarter ton flambeau ,
Mon choix est fait ; Dieu de Cythere ;
Daigne me donner ton bandeau.

E Cette Ode si connue a été imitée dans une insipide Chanson que l'on peut mettre au nombre des Plagiats dégoûtants du Siècle.



O D E X I I.*A Vénus.*

DEESSE des Plaisirs, des Jeux ,
Toi qui sur mes simples offrandes
As daigné tourner tes beaux yeux ,
Et de tes brillantes guirlandes
Couronner mon front amoureux.

Belle Vénus, un sort contraire
M'arrache à de rians travaux :
Reprends cette faveur si chere
Qui m'a fait sur tant de Rivaux
Obtenir l'aveu de Glicere.

Je te rends ce Pinceau flatteur
Qui . conduit par tes mains , allume
De tes feux la douce chaleur.
Hélas ! ne puis-je avec ta Plume
Vénus, te rendre aussi mon cœur !

Fin du quatrieme Livre.



ODES
ANACRÉONTIQUES;
LIVRE CINQUIEME.

ODE I.

Le Flambeau de l'Amour.

A La lueur d'un noir Flambeau
Qui sembloit à la Nuit prêter un deuil nouveau ;
O Mort , je marchois dans ton ombre ;
J'osois de tes fureurs contempler le tableau ;
Guidé par cette Clarté sombre,
J'errois dans un vaste Tombeau .

Le Dieu qui sçut jusqu'à ce jour
Du tendre Anacréon , l'Ornement de sa Cour ;

H

Conserver le Myrthe célèbre;
L'Amour vient éclairer ce lugubre Séjour;
Je quitte le Flambeau funebre;
Je suis le Flambeau de l'Amour.

*Conserver le Myrthe célèbre. A Horace a dit
d'Anacréon. Non , si quid olim lussit Anacréon ,
delevit Ætas.*



O D E I I.

L'Origine des Ailes de l'Amour.

J'AVIS de la Terre habitant ,
L'Amour dans une paix profonde
Vivoit ici , libre , content ,
Et faisoit le bonheur du Monde.

Il se reposoit sur des fleurs ;
Il marchoit avec l'Innocence ,
Touchant , sans répandre des pleurs ,
Et nud , sans blesser la décence.

On voulut le ravir aux Bois ,
Lui tracer des routes nouvelles ;
On voulut lui donner des loix ,
L'asservir ; l'Amour eut des ailes.



O D E I I I.

Le Poëte & la Colombe de Vénus.

Le P. **D'**où viens tu , Colombe charmante ?
Que j'aime ton col argenté ,
Tes pieds de rose , & ton aile brillante !
Tu répands dans l'air enchanté ,
Les parfums de la Volupté !
L'Olimpe sous ton vol de nouveaux feux se dore ,
Tu ranimes l'éclat de Flore ;
Tout s'embellit de ta beauté.

La C. De ses dons Cipris m'a comblée ,
Je viens de ses Bosquets fleuris ,
Et de son Char elle ma dételée.
Colombe si chere à Cipris ,
Colombe si chere à mon Fils ,
M'a telle dit , va , quitte Amathonte & Cithere
Pour un Mortel qui veut me plaire ,
Et de ses Chançons sois le prix.

Tu reposeras sur sa Lire ;
Par tes accents voluptueux
Echauffe encor la flamme qui l'inspire ;
Que ton aile par mille jeux

ANACREONTIQUES. 169

Caresse son front amoureux ;
Badine avec les fleurs dont ma main le couronne ,
Dans ce baiser que je te donne ,
Colombe , porte lui mes feux.

Le P. Vénus récompense mon zèle ! . . .
Du présent mon cœur est épris . . .
Si tu pouvois oublier l'Immortelle ,
Je t'offrirois des grains choisis ,
Le breuvage le plus exquis ;
Les Plaisirs dans mon sein te retiendroient sans cesse ;
Mais il te faut une Déesse ,
Colombe , vole chez Doris,



O D E I V.

La Raison & l'Amour.

MON Ame long-temps incertaine
Entre la Raison & l'Amour ,
Ne sçavoit qui des deux , Climene ,
Devoit la fixer en ce jour.

La Raison m'offroit la sagesse ,
Mais l'ennui de la Liberté ;
L'Amour , les plaisirs , la tendresse ,
Mais la dure captivité.

L'une disoit d'un ton farouche :
Soyez Maître de votre cœur ;
L'Amour parla par votre bouche ,
Et l'Amour demeura vainqueur.



ODE V.

La Vérité.

NON , je ne crois point nos Sçavants ,
Loin de les débrouiller , ils ont grossi nos Fables ;
Ont épaissi sur les faits véritables
Les ombres jalouses des Temps.

Ils nous disoient , jusqu'à ce jour ,
Que dans la Boëte hélas ! source de nos allarmes ,
L'Espoir resta pour essuyer nos larmes ;
Ils se trompent , c'étoit l'Amour ;



O D E V I.

Le Don de l'Amour.

L'Amour m'offre un Rayon de miel,
En me disant : accepte & goûte
Ce Mets interdit même au Ciel ;
Les Dieux te l'envieront , sans doute.

Il est formé du suc des fleurs
Que dans nos Bosquets j'ai cueillies ,
Le tribut des travaux flatteurs
D'Abeilles & de Vénus chéries.

'Amour , il est d'autres douceurs
Au-dessus du miel d'Idalie ,
Au-dessus des goûts enchanteurs
Du Nectar & de l'Ambrosie.

Tu pourrois me favoriser...
Quelle est cette douceur suprême ?...
Dieu de mon cœur , c'est un baiser ,
Un baiser sur les yeux que j'aime.



O D E V I I.

Le Séjour de l'Amour.

O^u se trouve le tendre Amour ,
Me demande la jeune Hortense ?
Par-tout est son brillant Séjour ,
Et le Trône de sa puissance.

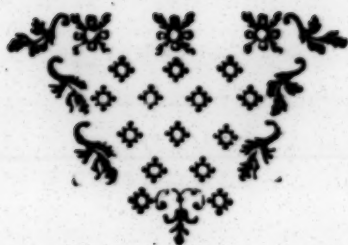
Dans cet Astre , le Roi des airs ,
L'Amour anime la Nature.
Il roule & gronde avec les Mers ;
Avec ces Ruisseaux il murmure.

Il ouvre les portes du Jour ,
Monté sur le Char de l'Aurore ;
Il allume , éteint tour à tour
Ces Feux dont l'Olimpe se dore.

Son haleine dans cette Fleur
Exhale une odeur ravissante ;
Son éclat , sa vive couleur
Parent cette Rose naissante.

Il se cache dans le Gazon
Avec cette humble Violette ;
C'est lui qui dans ce Papillon
Echappe à ta main indiscrete.

Mais lorsqu'il veut se montrer mieux,
S'offrir sans voile , & sans nuage:
Belle Hortense, c'est dans tes yeux
Que l'Amour reçoit notre hommage.



ODE VIII.

Le Bandeau de l'Amour.

ON te reproche , Enfant aimable ,
Le Bandeau qui couvre tes yeux.
Plaignons la Nature coupable ,
Et cessons d'accuser les Dieux.

Dans les beaux jours du premier Age
L'Amour voyoit la Vérité ,
Le Cœur simple dans son langage
Porter ses vœux à la Beauté.

Ce Dieu ne trouvoit point d'obstacle
Aux nœuds que sa main resserroit ;
Pour jouir d'un si doux Spectacle ,
D'un Flambeau l'Amour s'éclaircit.

Tout change. La Terre est livrée
Aux excès les plus criminels ;
Elle trahit la Foi sacrée ,
Et l'Intérêt a des Autels.

L'Amour transporté de colere
Aussitôt éteint son Flambeau
Et renonçant à la lumière ,
Sur ses yeux il met un Bandeau.



O D E I X.

L'Origine des Fleurs.

DANS ces jours brillants & flatteurs ;
Aux premiers jours de la Nature,
Tout s'embellit de ses couleurs.
O Terre, l'éclat seul des Fleurs
Manquoit à ta simple parure.

Les Vents n'agitent plus les airs ;
Sous le Zéphir les Flots s'abaissent ;
Le Ciel sourit à l'Univers ,
Vénus s'élève enfin des Mers ,
Elle respire : & les Fleurs naissent.

Vénus étend son charme heureux ,
Baïse une Fleur à peine éclosé ;
C'est ce Baïser délicieux
Qui par un accord précieux
Rougit & parfuma la Rose.



O D E X.

La Rançon de l'Abeille.

RICHE des suc's ravis aux Fleurs ,
Une imprudente & jeune Abeille
Ne prévoyoit point ses malheurs ;
Et sur une Rose vermeille
Du repos goûtoit les douceurs.

L'Enfant qui du même nœud lie
Les Papillons & les Héros ,
Apperçoit l'Abeille endormie ;
Il profite de son repos ...
Dans ses mains elle est asservie.

L'Abeille que l'Amour , dit-on ,
Menaçoit d'un dur esclavage ,
Donna vite pour sa rançon
Un double & précieux partage ;
Et son Miel , & son Aiguillon.

Hélas ! depuis cette aventure ,
Souvent de l'Aiguillon cruel
L'Amour nous fait une piqure ;
Mais rarement avec le Miel
Il daigne adoucir la blessure,



O D E X I.*L'Amour Bienfaiteur.*

DU Rayon créateur qu'à la Flamme éternelle
Ravit un Vol audacieux ,
Se forma sous les doigts de l'Emule des Dieux
Le Mouvement, la Substance mortelle,
L'Etre en un mot, faible & triste bienfait
Que doit l'Homme au Fils de Japet.

Mais, qui nous enflamma des transports du génie ?
Qui nous fit sentir, & penser,
Vers les Talents, les Arts, les Cieux nous élancer ?
Qui nous donna cette seconde Vie
Digne Attribut du suprême Séjour ?
Ce fut le Flambeau de l'Amour.



ODE XII.

L'Amour & le Poëte.

L'A. QUOI ! de l'Amour trahissant les bontés ;
 Un silence coupable enchaîneroit ta Lire ?
 Tu ne veux plus chanter la flamme que j'inspire ?
 Tu ne veux plus chanter les molles Voluptés ,
 Les Graces , la douceur de mon aimable Empire ;
 L'Enchantement de mon heureux Délire ?
 Ingrat ! de mes présents ai - je pu te combler ?
 Ma colere t'arrache une Lire muette ?
 Loin de tes pas l'Amour va s'envoler ?
 Rends moi mes Fleurs,mes Crayons, ma Palette..:

Le P. Ah ! laisse - moi tes précieux bienfaits ,
 Et couvre moi toujours, Dieu flatteur, de ton aile.
 Après m'être paré de la rose nouvelle ,
 Permets-moi de cueillir un rameau de cyprés.
 Par des accents plaintifs Melpomene m'appelle ;
 J'aime à gémir , à pleurer avec elle ;
 A me rendre aux Tombeaux elle vient m'exciter :
 Une seconde fois , Amour , j'ose y descendre ;
 Mais , Dieu charmant , c'est pour te rapporter
 Un cœur encor plus sensible & plus tendre.

Fin du cinquieme Livre.

ERRATA.

ODE VIII. du premier Livre, Qui nourrit la
verdure, *lisez*, que nourrit.

Ode V. du troisième Livre, unique objet, *lisez*
l'unique objet.

Ode X. du quatrième Livre, s'enchanteur, *lisez*,
enchanteur.

